

U d'/of OTTAWA
39003013047237

LE DUC JOB

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

PAR

LÉON LAYA

QUATRIÈME ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE RIEUX.	MM. PROVOST.
JEAN, DUC DE RIEUX, son neveu.	GOT.
DAVID, banquier.	MONROSE.
ACHILLE DAVID, son fils.	WORMS.
VALETTE, camarade d'Achille et de Jean.	BARRÉ.
LEBRUN, notaire à Chartres.	TALBOT.
GUÉRIN, domestique du marquis.	MATHIEN.
PACAUD, garçon jardinier.	EUGÈNE PROVOST.
JOSEPH, domestique de David.	MASQUILLIER.
MADAME DAVID.	Milles NATHALIE.
EMMA, fille de M. et Mme David.	ÉMILIE DUBOIS.

La scène se passe de nos jours. — Aux deux premiers actes, chez David. dans une maison de campagne, appelée *les Étangs*. — Au 3e acte, à Luce, chez le marquis, près Chartres, à quelques lieues *des Étangs*.— Au 4e acte, chez David.

LE DUC JOB

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 4 novembre 1859

DU MÊME AUTEUR :

Le Portrait Vivant, comédie en trois actes et en prose.
Un Coup de Lansquenet, comédie en deux actes et en prose.
Les Jeunes Gens, comédie en trois actes et en prose.
Les Pauvres d'Esprit, comédie en trois actes et en prose
Emma, comédie en trois actes, mêlée de chant.
Les Cœurs d'Or, comédie en trois actes, mêlée de chant.
L'Étourneau, comédie en trois actes, mêlée de chant.
Le Dandy, comédie en deux actes, mêlée de chant.
Georges et Maurice, comédie en deux actes, mêlée de chant.
Le Prince Ajax, comédie en deux actes, mêlée de chant.
La Peau du Lion, comédie en deux actes, mêlée de chant.
Les Demoiselles de Noce, comédie en deux actes, mêlée de chant.
La Lionne, comédie en deux actes, mêlée de chant.
Une Maitresse Anonyme, comédie en deux actes, mêlée de chant.
La Recherche de l'Inconnu, comédie en deux actes, mêlée de chant.
Le Premier Chapitre, comédie en un acte.
Le Hochet d'une Coquette, comédie en un acte.
Léonie, drame en un acte.
Le Poisson d'Avril, comédie-vaudeville en un acte.
Deux Vieux Papillons, comédie-vaudeville en un acte.
Je connais les Femmes, comédie en un acte.
Rage d'Amour, comédie-vaudeville en un acte.
L'Œil de Verre, comédie-vaudeville en un acte.
Le Groom, comédie-vaudeville en un acte.
La Robe de Chambre, comédie en un acte.
Un Mari du Bon Temps, comédie en un acte.
La Liste de mes Maitresses, comédie en un acte.
Le Poltron, comédie-vaudeville en un acte.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE DUC JOB

ACTE PREMIER

UN PARC ANGLAIS.

Sur le dernier plan, à gauche, le château, dont une aile laisse voir, en biais, deux fenêtres ayant vue sur la scène. — Belle pelouse au fond, fuyant vers la droite, et faisant face à l'habitation. — Au loin, de vastes étangs. Çà et là des massifs de fleurs. Sur le premier plan, à droite, un grand arbre, au pied duquel sont une table et des chaises de jardin. A gauche, un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUÉRIN, PACAUD.

Au lever du rideau, Pacaud tient à la main une petite gerbe de fleurs fanées, qu'il vient, avec son sécateur, d'élaguer de la corbeille qui est au pied de l'arbre. Guérin, en veste du matin, avec une casquette légèrement galonnée, débouche par une petite allée de droite dans la direction des communs du château.

PACAUD, reconnaissant Guérin qui a passé devant lui.

Tiens ! monsieur Guérin !

GUÉRIN, se retournant.

Pacaud ! Tu es ici, toi ?

PACAUD.

Depuis quinze jours, comme second garçon ; et vous me voyez nettoyant les corbeilles. Mais d'où que vous venez donc comme ça, et par le parc ?

GUÉRIN.

Ah! c'est que je connais les êtres; c'est le garde qui m'a ouvert la petite porte verte : je viens de Luce... autant dire de Chartres. J'apporte à madame une lettre de son frère qui ne peut pas venir dîner ce soir.

PACAUD.

Le frère de madame...

GUÉRIN.

S'est réveillé à quatre heures avec la goutte, ce dont il enrage d'autant plus qu'il devait chasser demain ici avec quelqu'un qu'il avait bien à cœur de revoir, et qui doit être arrivé hier : M. le duc de Rieux !

PACAUD.

M. le duc de Rieux? Je ne connais pas; mais je n'ai pas aperçu le moindre duc; je n'ai vu venir, hier, à l'heure du dîner, qu'un petit bonhomme qui avait un sac de nuit à la main, et que je crois parent de madame, car j'ai entendu, le soir, sur la terrasse, qu'elle l'appelait Jean !

GUÉRIN.

Eh bien, c'est cela même; le duc Jean de Rieux, son neveu.

PACAUD.

Comment? Madame David est la sœur...

GUÉRIN.

Cadette du marquis de Rieux, mon maître, et du feu duc, l'aîné des frères; conséquemment, la tante du fils Jean qui a hérité du titre.

PACAUD.

Ah! c'est un duc ce petit homme-là? Eh bien, franchement, il ne paie pas de mine. J'ai vu, quand j'étais à Paris, garçon chez un fleuriste, bien des comtes et des ducs, à la comédie; c'étaient toujours de beaux hommes!... Surtout, il y en avait un à l'Opéra-Comique... Oh!... tandis que celui-ci, je l'aurais plutôt pris pour un caporal.

GUÉRIN.

Et tu ne te serais pas trompé de beaucoup; il est sergent.

PACAUD.

Sergent?

GUÉRIN.

Il s'est engagé, il y a un an.

PACAUD.

Engagé!... Pourquoi donc?

GUÉRIN.

On ne l'a pas trop su : une fantaisie de jeune homme, peut-être; il voulait, disait-il, voir la Kabylie aux frais de l'État. Et puis il n'est pas riche : six ou sept mille livres de rentes, je crois, encore moins que son digne oncle, le marquis, mon maître.

PACAUD.

Peste!

GUÉRIN.

Dans leur monde, ce n'est rien! Mais chez les Rieux, c'est l'habitude : plus d'or dans le cœur que dans la poche, et on appelait le père de celui-ci *le duc Job!*

PACAUD.

Job?

GUÉRIN, souriant.

Un ancien, peu fortuné... mais brave homme, faut croire, car le feu duc en était un... et le fils en tient, va! c'est franc, délicat, affable! S'il te parle, tu ne verras pas ses yeux descendre sur tes sabots, mais te regarder en face... là... d'homme à homme!... et s'il te donne la pièce, ce qui lui arrivera plus souvent qu'à de plus riches que lui, ce sera avec bonne grâce et discrétion... ce qui est la grande manière!

PACAUD.

Ah bien! mais j'en suis bien aise, moi! Après ça, dites donc, dans les petites boîtes les bons onguents! (Regardant au fond, à gauche.) Mais, est-ce que ce n'est pas lui que je vois là-bas?

GUÉRIN.

En effet.

PACAUD.

Déjà levé? Pendant qu'il n'est pas au régiment, il ne dort pas sa grasse matinée!

GUÉRIN.

Je crois qu'il vient; je te quitte.

PACAUD.

Vous n'allez pas à lui ?

GUÉRIN.

Ça ne serait pas convenable, mon garçon ; je vas porter ma lettre. Bonjour, Pacaud.

PACAUD.

Au revoir monsieur Guérin. (Guérin suit vers la gauche le sentier boisé par lequel il était venu de la droite. Jean descend la scène en roulant une cigarette entre ses doigts. Pacaud est retourné au massif de droite, et a salué Jean qui l'a croisé.) Monsieur le duc...

SCÈNE II.

JEAN, PACAUD.

JEAN, lui rendant son salut.

Bonjour, mon garçon (à part). Tiens ! il me connaît, celui-là ?

PACAUD, à part.

Ah ! oui, il est poli.

JEAN.

Il me semble pourtant que c'est un visage nouveau.

PACAUD, le regardant en coupant quelques fleurs.

Et on devine, en effet... — Après ça, quand on sait, ça aide.

JEAN, qui a descendu la scène.

Où diable est mon briquet ?

PACAUD, s'éloignant.

C'est égal, j'aime mieux celui de l'Opéra-Comique. (Il disparaît par la droite.)

SCÈNE III.

JEAN, seul, allant s'asseoir à droite.

C'est absurde, ces habitudes de soldats ; on ne peut plus dormir comme tout le monde... et je crois que ma tante a raison, il est temps que je m'en défasse ! Ce matin, à cinq heures et demie, je

me retournais dans mon lit comme une carpe sur un gazon ! Avec cela que le marronnier qui ombrage ma croisée était rempli de moineaux qui sont venus dès l'aurore me sonner la diane ! — Ah ! voilà, je crois, la chambre d'Emma. Dire que je n'ai pas pu hier causer seulement cinq minutes avec elle ! Quelle chance... J'arrive le matin de Marseille, je bouscule tout à Paris afin d'être ici pour dîner, de me ménager une bonne soirée... et patatra, voilà qu'au sortir de table nous trouvons huit personnes au salon. Tout ce que j'ai pu voir, c'est qu'elle n'était pas enlaidie ! Oh ! non ! Eh ! mais, sa fenêtre s'entr'ouvre? (Emma paraît à la fenêtre.) Mais oui... (Haut, allant vers elle.) Comment, Emma?

SCÈNE IV.

EMMA, à sa fenêtre, JEAN.

EMMA.

Tiens ! Ah ! Jean ! bonjour !

JEAN.

Bonjour.

EMMA, vivement.

Oh ! mais j'oublie que je suis en bonnet de nuit, moi !

JEAN, à part.

Déjà coquette ! (Haut.) Tu te lèves si matin ?

EMMA.

Pour abriter mes rosiers, à cause du soleil ! : et puis hier, avant de me coucher, papa m'a dit un mot qui m'a empêchée de dormir.

JEAN.

Ah ! quelque ennui ?...

EMMA.

Non !... Quand je dis non... Au fait, c'est peut-être oui. Je n'en sais rien, moi... — C'est à propos de... (Elle s'arrête.)

JEAN.

De quoi ?

EMMA, plus bas.

Il n'y a personne?

JEAN.

Non!

EMMA.

Un mari...

JEAN.

Ah!

EMMA.

... Que tu connais.

JEAN.

Moi! Qui?

EMMA.

Chut! je te parlerai avant déjeuner. Tiens, attrape ça! (Elle lui jette un bouton de rose.) Oh! le maladroit! qui laisse tomber ce qu'une dame lui envoie d'un balcon!

JEAN.

Oh! une dame! C'est toi qui l'as mal lancé.

EMMA.

Du tout, c'est le vent qui l'a poussé à gauche... et même je ferme bien vite, car l'air est frais, ce matin... Bonjour. (Elle rentre.)

SCÈNE V.

JEAN, puis VALETTE.

JEAN, en train de mettre sa fleur à sa boutonnière, un peu rêveur.

Un mari! Eh bien, quoi? Évidemment, ça doit finir par là!... (S'arrêtant... retirant la fleur un peu brusquement, puis, après un regard vers la fenêtre, la remettant avec douceur.) Je suis stupide!... ma parole!... Eh bien, va pour stupide... mais bête... c'est trop... que, diable!... C'est une question coulée, ça!

VALETTE, du fond à un domestique qui le suit.

Ah! merci! Le voilà!

JEAN.

Valette!

SCÈNE VI.

JEAN, VALETTE, JOSEPH.

JEAN.

Mais nous ne t'attendions que dans deux heures.

VALETTE.

Je sais bien, cher ami ; bonjour !

JOSEPH.

Monsieur veut-il se débarrasser de son paletot ?

VALETTE, le lui remettant.

Ah ! oui... tenez.

JEAN.

Je me proposais d'aller à 10 heures et demie à ta rencontre.

VALETTE, lui serrant la main.

Vrai ?

JOSEPH.

Et les bagages de Monsieur ?

VALETTE, à Joseph.

Je les ai laissés au bureau de la station.

JOSEPH.

Baptiste les prendra, en allant au chemin de fer.

VALETTE.

C'est cela : je vais vous donner le bulletin... où l'ai-je fourré (Il fouille dans ses poches.)

JEAN.

Et ton chien ?

VALETTE.

Sac-à-Puces ? Il est venu avec moi par les prés... où il m'a même levé deux compagnies de perdreaux ; il est déjà au chenil ; ah ! voilà (donnant le bulletin à Joseph). Tenez, n° 7, deux colis... une valise... et une caisse à fusil... en chêne... avec une plaque en cuivre à mon chiffre.

JOSEPH.

Oui, Monsieur. (Joseph s'éloigne vers la gauche.)

VALETTE, de loin.

Ah! dites-moi : si on donne de la viande aux chiens, faites en sorte que le mien n'en mange pas?

JOSEPH.

J'y veillerai Monsieur... Il s'appelle?

VALETTE.

Sac-à-Puces? Robe blanche, taches jaunes.

JOSEPH.

Sac-à-Puces?

VALETTE.

Oui... Oh! soyez calme, il n'en a pas...

JEAN, souriant.

... Moins que les autres... — Allez!

SCÈNE VII.

JEAN, VALETTE.

VALETTE.

Oh! mon brave Jean... bonjour et *rebonjour!* Laisse-moi te regarder. A-t-il une paire de moustaches!

JEAN, souriant.

N'est-ce pas? Elles seront bientôt plus grandes que moi? — Mais comment te trouves-tu ici d'aussi bonne heure?

VALETTE.

Je te savais de retour, et j'ai pris ce matin le premier convoi. pour te serrer la main plus tôt, et te voir un peu seul... avant déjeûner (plus bas). ayant bien des petites choses à te dire.

JEAN.

Ah! très-bien... Qu'est-ce que c'est? parle vite.

VALETTE.

Oh! tout à l'heure! Que je sache d'abord comment tu vas... car tu as été blessé, là-bas?

JEAN.

A *Ichériden*, une niaiserie qui m'a retenu trois semaines à l'hôpital, et a été un prétexte à congé de convalescence.

VALETTE.

Et on t'a nommé sergent, j'ai su cela!

JEAN, gaiement.

Oui, je croyais qu'on me nommerait général... mais c'est ajourné!

VALETTE.

Sergent!... Pourquoi ne t'es-tu pas mis dans la cavalerie? Au moins, on a un cheval.

JEAN.

On l'affirme, et puis je serais, à cette heure, maréchal... des logis! Pékin, va! tu ignores donc l'axiome : « *In pedite robur!* » La vérité est que je m'étais engagé, moins par pensée d'avenir que pour me distraire... et aller passer quelques mois en Kabylie : or, la campagne projetée étant une guerre de fantassins, je me suis fait incorporer dans le 54me pour y retrouver quelques amis.

VALETTE.

A propos d'amis... tu as vu, je crois, à Tunis, ce pauvre Brémont? Je dis pauvre, avec un père quatre fois millionnaire!

JEAN.

Édouard? oui... Il a été bien mal!

VALETTE.

Vraiment? Il va mieux?

JEAN.

Oui! mais toi, voyons! je ne te demande pas de tes nouvelles (Le regardant.)

VALETTE.

Oui... tu ne me trouves pas maigri, hein? ne m'en parle pas; c'est mon seul chagrin!

JEAN.

Oh! il n'est pas lourd.

VALETTE.

Eh! si! (bas, gaiement) cent cinquante-sept! et encore n'est-ce qu'à force de valser, cet hiver, que j'ai perdu huit livres! Ah! heureux les maigres!

JEAN.

Bah!

VALETTE.

Ça vieillit... J'ai l'air d'avoir dix ans de plus que toi!

JEAN.

Gros fat!

VALETTE.

Heureusement que j'ai le caractère jeune... et que j'ai su aussi m'arrondir un peu sous d'autres rapports!

JEAN.

Au fait, oui; j'ai appris cela : tu es dans les affaires?

VALETTE.

Jusqu'au cou.

JEAN.

Il paraît que tu y as fait fortune.

VALETTE.

Eh! eh! ça va bien! J'ai aujourd'hui trois cent mille francs à moi, et il y a un an, je n'avais rien!

JEAN.

Peste! Tu as gagné cela à la Bourse?

VALETTE.

Naturellement... — mais qui t'a appris?

JEAN.

Mon oncle, qui me disait, hier, beaucoup de bien de toi!

VALETTE.

Ah!

JEAN.

Oui, oui, il semble faire grand cas de ton habileté.

VALETTE.

Il est très-indulgent, c'est vrai, très-bon pour moi... — et, mon Dieu! puisqu'il est question de ton oncle...

JEAN, *vivement.*

Ah! pardon si je t'interromps; mais, à propos d'oncle, je ne te parle pas du tien!

VALETTE.

Du mien?

JEAN.

C'est vrai; je ne t'ai pas revu depuis ma visite militaire à Crémieux...

VALETTE, un peu troublé.

A Crémieux?

JEAN.

Chez ton oncle, à toi... Ton oncle Solié!

VALETTE.

Tu le connaissais?

JEAN.

Non, mais je le connais, depuis un an environ; pardieu! depuis mon départ pour l'Afrique! Je voulais t'écrire de là-bas, mais, le lendemain de mon arrivée à Alger, notre bataillon se mettait en campagne.

VALETTE.

Tu as vu mon oncle Solié à...

JEAN.

A Crémieux! Il ne te l'a pas écrit, non plus?

VALETTE.

Non, mais...

JEAN.

Oh! mon cher, quel homme charmant!

VALETTE, à part.

En voilà une chance!

JEAN.

Que je te conte donc cela. (Il le prend sous le bras.) Imagine-toi que notre détachement, en garnison à Lyon, avait reçu ordre de s'acheminer par petites étapes jusqu'à Marseille, d'où nous devions nous embarquer pour l'Afrique. On nous avait, comme d'habitude, éparpillés sur les grandes routes pour gagner nos localités respectives; et, en ma qualité de caporal, j'avais à faire loger quatre hommes et ton serviteur très-humble dans un petit village du nom de Crémieux. J'en casai deux à une auberge de rouliers qui m'était désignée, et allai avec les deux autres sonner à la maison

d'un M. Solié auquel échéait, de par M. le Maire, l'insigne honneur d'abriter mon galon. Une bonne grosse mère vint m'ouvrir.

VALETTE, à part.

Marianne.

JEAN.

Elle m'introduisit près du maître; et, pendant que mon amphitryon... de par la loi, examinait mes lettres de créance, je vis en face de moi, à la cheminée, une miniature qui te ressemblait beaucoup. J'allai droit à elle ; ton oncle vit le mouvement : — Eh bien, dites donc, caporal, fit-il en arrêtant sa lecture, ne vous gênez pas, hein ? J'ai encore là-bas des portraits de dames, si vous êtes amateur? — Pardon, Monsieur, lui dis-je; je croyais reconnaître un de mes camarades de collége... — Qui s'appelle ?... —Henri Valette. — Vous connaissez mon neveu ? —Vous êtes son oncle? — il y a apparence! — (Le fait est que mon mot était naïf!) — Puis, regardant le billet de logement : « Le caporal de Rieux... » J'ai connu autrefois un marquis de Rieux... — C'est mon oncle! — Vous êtes son neveu? — J'avais grande envie de lui riposter : il y a apparence ; mais il ne m'en laissa pas le temps! — « Ah! vous connaissez mon neveu? » — puis, allant et venant: Marianne! tu mettras deux couverts!... (Il me néglige!)... et les deux perdreaux, pour rôti! nous ferons demain une friture au curé, c'est plus orthodoxe! — puis, il me demanda bien vite de tes nouvelles. Je lui répondis qu'à un mois de date, tu allais à merveille : « Bravo! me dit-il! Moi, il y a plus d'un an que je ne l'ai vu... mais c'est jeune, et je ne lui en veux pas : je n'aurai à lui laisser après moi que cette bicoque... et il est ambitieux! Aussi, je me résigne à l'aimer de loin... vous voyez... son portrait est là qui me regarde avec ses yeux bleus, ceux de sa mère que j'aimais tant! » — Je n'en finirais pas de te répéter tout ce qu'il me dit, durant cette demi-journée, de toi, de ta famille! Depuis, tu as eu de ses nouvelles? Comment va-t-il?

VALETTE.

Mon ami, je l'ai perdu...

JEAN.

Ah! mon Dieu!... Et quand cela, donc?

VALETTE.

Il y a dix mois.

JEAN.

Ah! mon cher Henri, combien je regrette d'avoir aussi brusquement réveillé ce souvenir!... Pauvre homme!... je t'assure que cette nouvelle me chagrine!

VALETTE.

Bon Rieux!

JEAN.

Il me semble que je le connaissais depuis des siècles. C'est vrai, il y a dans la vie des heures qui paraissent plus longues que les autres, tant elles laissent d'impression derrière elles, et tant on y retrouve de choses quand la pensée vous y reporte! Ce pauvre M. Solié! Ah! tu as dû bien le regretter!

VALETTE, *toujours préoccupé.*

Oui... oui... Oh! certes, c'était un excellent homme... (*A part.*) Comment empêcher?...

JEAN.

Il y a dix mois? Quelques semaines seulement après ma visite! Mais c'est bizarre. J'ai vu à Bône notre ami Barral, le consul, trois ou quatre mois plus tard; il venait de Paris; nous avons parlé de toi... et il n'avait pas l'air de savoir...

VALETTE.

Il ne le connaissait pas.

JEAN.

Soit; mais il me disait, je m'en souviens, toutes les difficultés de ta vie avec ta modique place, sans un sou de patrimoine!... Or, tu devais, à cette époque, être en possession du petit avoir de ton oncle... — Est-ce qu'il ne te l'aurait pas laissé?

VALETTE.

Si fait!

JEAN.

Et Barral l'ignorait? Tu le lui avais donc caché?

VALETTE, *après un long silence.*

Eh bien... oui!!!

JEAN.

Hein! Par quelle raison?

VALETTE.

Mon Dieu ! mon ami, par des raisons très-sérieuses, que tu comprendras, j'espère... ou plutôt, que tu ne comprendras peut-être pas, avec ta nature si en dehors des choses pratiques !

JEAN.

Enfin, voyons, parle.

VALETTE.

Eh bien, donc... oui ; ce pauvre brave homme d'oncle est mort, me laissant, comme tu dis fort bien, son petit avoir : il y avait près de deux ans que je ne l'avais vu : je m'en accuse ; mais il n'y a pas de chemin de fer, par là. C'est très-incommode. Autrefois, j'avais un de mes amis, un Russe, qui m'invitait à passer les vacances dans ses terres, à une douzaine de lieues de Crémieux, et j'y faisais alors une petite fugue dans l'intervalle ; mais mon Russe est parti ; les terres, les chasses ont été vendues, affermées, que sais-je ? Je n'avais donc plus d'occasions... — Mon Dieu ! je l'aimais toujours bien... mon oncle !

JEAN.

Oui... (A part.) Mon oncle !

VALETTE.

Mais, dame ! qu'il pensât peut-être à moi un peu plus que je ne pensais à lui, cela s'explique : les vieillards vivent dans une chambre d'où ils ne bougent guère ; ils ont autour d'eux trois ou quatre portraits qui sont là, cloués à la muraille et les regardant toute la journée... d'où ils concluent que ces trois ou quatre miniatures ne voient et n'aiment qu'eux ! Or, ça se trouve souvent être une fille, qui va tous les soirs au bal... un fils, riche, lancé, ayant des chevaux qui courent... et des maîtresses qui le font courir ; ou un neveu, comme moi, qui n'a rien et qui cherche partout, devant, derrière, à gauche, à droite... s'il ne verra pas tomber sa pomme de Newton ! Tout cela ne permet pas aux cœurs de battre à l'unisson... C'est triste, mais c'est la vie ; et tu vois d'ici dans quelles dispositions de regrets... respectueux me trouva la lettre par laquelle le petit notaire des environs m'apprenait cet événement... (se reprenant) ce malheur !

JEAN.

Ne te reprends pas, va... nous sommes seuls.

VALETTE, avec plus d'aplomb.

Mon cher, je n'avais pas le sou : depuis trois ans, commis aux finances à 2,200 fr.! Je rongeais mon frein ; et, je l'avoue... en lisant ladite lettre... (je l'aimais toujours bien! mon oncle!) Mais, dame!... mon premier mouvement fut : Je suis sauvé !

JEAN, avec un sourire fin.

Et l'on dit qu'il est généralement bon !

VALETTE.

Quoi ! veux-tu que je mente ?

JEAN.

Oh ! non ! Sois franc, va ; avec moi surtout, et continue. (Il s'assied près de la table ; Valette s'assied aussi.)

VALETTE.

Le matin même, je partais ; le lendemain, je lui rendais les derniers devoirs ; et, deux jours après, je recevais du notaire de Crémieux avis qu'il avait acquéreur pour la maison et dépendances à 55,000 fr., contrat en main. C'était un prix très-raisonnable, et j'acceptai, mais en convenant avec ces messieurs qu'on remplirait sans bruit les formalités relatives à la vente et à la succession elle-même, car voici le conseil que la nuit m'avait porté : 55,000 fr. venant tout bonnement de leur village, montant d'une petite succession, c'était le fait banal et vulgaire ; 55,000 fr., comme tous les autres, représentant chacun cinquante louis, et puis plus rien après ? Mais 55,000 fr. que l'on montrerait d'abord un à un... puis deux à deux... puis quatre à quatre... comme le résultat journalier d'opérations habiles... comme la conquête de l'intelligence sur le terrain des affaires... quel aspect différent... quel autre capital ! Comme chaque billet allait proclamer ma valeur et offrir à la galerie un appât précieux ! Commences-tu à comprendre ? Voyons, ne fronce pas le sourcil ! Qu'avait voulu mon oncle en me laissant ces 55,000 fr. ? Qu'ils me fussent utiles ! Eh bien, j'en allais décupler la valeur, voilà tout... et c'est ce qui arriva : « Ce diable de Valette, s'écria-t-on bientôt, comme il va ! 10,000 fr. depuis trois « mois ! Il est actif... (j'allais à la Bourse, l'air affairé, profond) « habile ! (j'annonçais d'avance mon gain, je l'avais en poche ;) et « discret ! On ne sait jamais pour qui il opère... » (Je n'opérais

pas du tout.) Je fumais des cigares sous les colonnes, disant, çà et là, mystérieusement bonjour à quelques gros bonnets de la finance, ce qui contribuait à m'accréditer comme faiseur sérieux... et des affaires magnifiques, dans lesquelles on m'intéressa, m'arrivèrent bientôt de tous côtés; et les gros bonnets eux-mêmes commencèrent à me donner *des ordres*, genre d'affaires qui consiste en ceci : « Vendez ! » On vend. « Achetez ! » On achète... et ce qu'on gagne à faire ce balancier, c'est à ne pas le croire ! — Ma foi, voyant l'effet, deux mois après je montrais 20,000 fr. : les ordres décuplèrent; trois mois plus tard, j'en lâchai trente, ils centuplèrent ! Aujourd'hui, j'ai tout mis dehors... le feu y est! Je suis... posé! Tout est là ! Posé, mon bon, épelle bien ce mot ! Grâce à lui, j'ai à cette heure triplé mon capital et acquis une clientèle solide, importante, qui prélève annuellement pour moi, sur le simple mouvement de ses millions, un traitement de maréchal de France! Saisis-tu, maintenant ? Ah ! quand, depuis des années, je demandais à tous les diables, en les tirant par la queue, la science et le secret des affaires, je savais bien qu'il ne me manquait pour m'élever que l'épaule du voisin, c'est-à-dire la confiance... sur laquelle en affaires le génie même a besoin de s'appuyer ! J'avais le jarret, mais non le tremplin ! Eh bien, l'occasion est venue, et je m'en suis donné un. Jean, mon ami, tu me garderas le secret, hein?

JEAN, un peu bourru.

C'est bon, mon Dieu, n'aie pas peur... Ce n'est pas moi qui le dirai, ton secret ! Mais tes billets de faire part ont dû l'ébruiter?

VALETTE.

Les billets?... Mon oncle ne connaissait personne...

JEAN.

Il m'avait nommé quelques amis.

VALETTE.

Oh ! quelques relations... et si peu que...

JEAN, l'observant.

Que tu n'en as pas envoyé ?

VALETTE.

Ça aurait, comme tu dis, appelé l'attention...

JEAN.

Mais comment alors as-tu expliqué ton deuil? Un crêpe au chapeau, ça ce voit...

VALETTE, *gêné.*

Mon deuil?... Mon Dieu, mon ami, il est certain que si je m'étais mis en grand deuil... on aurait bien vite deviné... et ce n'était pas la peine, alors, tu comprends...

JEAN, *sérieux.*

Oui, oui... je comprends... que tu n'en as pas mis?

VALETTE.

Tous les jours, pendant trois mois j'étais en noir...

JEAN, *avec un sourire contraint.*

Et en cravate blanche?

VALETTE.

Hein?

JEAN.

Comme pour le bal!...

VALETTE.

Jean! voyons; ce sont là des enfantillages... le vrai deuil est dans les regrets, la reconnaissance; et penses-tu que la mienne ne se soit pas doublée en voyant l'appui de cet excellent oncle...

JEAN.

Se doubler, oh si! (*Il se lève.*)

VALETTE.

Oh! que le diable t'emporte!... — Non, je veux dire... Voyons Rieux... vrai, tu me fais de la peine!...

JEAN.

Pauvre ami...

VALETTE.

Tu plaisantes... et...

JEAN.

Et j'ai tort? Alors, s'il faut être sérieux, mon bon... je te dirai que tu es certainement un excellent garçon, mais que ce que tu as fait là... dame! franchement... moi... je n'en voudrais pas pour un million!

VALETTE, se récriant.

Ah! mon cher!... tu es excessif!! vraiment...

JEAN, passant à gauche.

Excessif? Ah! ah!... leur grand mot! (Chantonnant d'un ton crispé.) « As-tu vu la casquette, la casquette?... Tra! la! la! la!... »

VALETTE.

Mais oui! Tu chantonnes!... tu es étonnant!

JEAN, de même.

Étonnant, excessif!... c'est magnifique, ma parole! (Sérieux, revenant à Valette.) Comment, voilà un brave homme, le frère de ta mère... qui s'est imposé pour toi, pendant de longues années, une vie plus que modeste... dont il lui était loisible de doubler les ressources!... il quitte ce monde, te laissant tout son bien!... — et toi, son neveu et son héritier, à qui la reconnaissance, la nature et la piété la plus vulgaire font un devoir d'appeler l'hommage sur sa vie, d'en honorer le souvenir... en prolongeant autant que possible, le petit bruit qui s'est fait autour d'elle, en soulevant çà et là dans le cœur de vieux compagnons qui survivent quelques bonnes paroles de regrets... tu étouffes tout bruit, confisques le bienfaiteur... fais du legs tendre et sacré un instrument de mensonge, un tremplin aux écus!... et à quelle heure te vient cette idée splendide, quelle nuit te porte ce fin conseil de courtier-marron? La nuit même du jour où on a jeté sur le pauvre homme cette poignée de terre...

VALETTE.

Jean!...

JEAN, avec douceur.

Pardon, mon cher, mais tu m'accuses là d'être excessif... quand c'est mon amitié seule qui s'irrite.

VALETTE, après un silence, un peu penaud.

Je n'avais pas vu tout cela!...

JEAN.

Je le sais bien!... et c'est ce dont j'enrage! Parbleu! qu'un pleutre fasse de ces énormités, c'est dans l'ordre, et on s'y attend;

mais que nos meilleurs camarades aillent s'y commettre... on se demande où on en est?... C'est terrible, ma parole!...

VALETTE *à part.*

Maudit maire de Crémieux!

JEAN.

Et ce qui m'agace encore... ce sont les riantes perspectives dont tu égaies le paysage... Te voilà avec ton capital triplé, quintuplé... et un traitement de maréchal!... Est-ce assez réussi, galant? Blâmez après si vous l'osez! (c'est là, mon bon, ce qui est atroce!)... — Au moins, avec des chenapans, la morale de la fable ne se fait pas attendre!... Le mal crée le mal : l'héritage raflé sans vergogne, va rouler dans l'orgie; la maison des champs héberge les courtisanes; les joyaux de famille, la montre, la chaîne, les breloques du bonhomme s'enroulent en colliers, sur l'épaule des créatures!... C'est hideux, oui; mais on sait ce que c'est; ça ne trompe personne, ça a sa couleur, son nom... C'est le vice!.. Ça chante haut, ça se voit de loin... on s'en gare... et tout est dit! Mais avec toi, ce n'est pas ça. Tu n'es pas vicieux, toi; tu es un bon enfant, laborieux, rangé... n'aspirant qu'à te faire une position... honorable; à trouver quelque jour une bonne petite famille, qui te donne une bonne petite femme... avec une bonne... grande dot. Le tout, grâce à ta ruse! c'est-à-dire que c'est à en faire prendre la mode! Et, en effet, la mode en prend! A voir ainsi le mal créer le bien, d'autres s'en mêlent... qui vous dépassent... et ça devient alors sur toute la ligne un trompe-l'œil général où le cynisme lui-même a ses délicatesses, où beau et laid, droit et bancroche s'accouplent en bâtardises pour créer un petit monstre malin... plus mauvais que les pires... gangrené et correct, noir au fond, gris à la surface... et même d'un gris tirant si bien sur le blanc, qu'on se demande à le voir si le corbeau n'est pas un cygne!... — Mais, pardon! Je deviens d'un bavard et d'un sérieux déplorables!... C'est l'existence des camps, vois-tu... L'habitude de vivre sur soi-même, seul, muet... on se rattrape!.. et puis, vrai (*lui serrant la main*), je t'en ai peut-être voulu de ne pas m'avoir appris en son temps la mort de ce cher homme; je lui aurais donné sur l'heure un souvenir! tu sais, je suis un peu rêveur, moi... nullement pratique, comme tu dis : je me rappelais en t'écoutant la bonne soirée qu'il me fit passer à Crémieux, sous

son grand marronnier, en compagnie de ses meilleurs cigares... Eh bien, j'aurais brûlé là-bas, sous un palmier, une pipe en son honneur... et qui sait si en montant avec la fumée de mon tabac, ma pensée ne l'eût pas croisé en route! N'en parlons plus, va... — Tiens, veux-tu une cigarette?...

VALETTE.

Non, merci!... (Un peu décontenancé.) Comment faire à présent?

JEAN.

Pourquoi?

VALETTE.

Pour réparer le mal...

JEAN, souriant.

Oh! que veux-tu... la question n'est pas là... c'est fini!... une autre fois, si tu as une tante, tu seras moins... réservé!...

VALETTE, naïvement.

Je n'en ai pas...

JEAN, gaiement.

C'est fâcheux!

VALETTE.

Mon brave Rieux... tu me garderas le secret, hein?...

JEAN.

Oui, oui, sois tranquille : la cour te blâme, mais ça ne t'empêchera pas de conduire ton fiacre! et c'est l'important, hein?

VALETTE.

Non, mais tu en comprends les conséquences? Un seul mot pourrait briser...

JEAN.

Le tremplin.

VALETTE.

Sérieusement... je t'en prie...

JEAN.

Sérieusement, dors en paix avec moi : un secret n'a pas besoin d'être respectable pour être respecté.

VALETTE.

Merci! c'est très-délicat... très-joli ce que tu dis-là!..

JEAN, *sourlant.*

Tu trouves ça joli, parce que ça te sert !...

VALETTE.

Non! Oh! je suis sincère!... Vrai, je t'admire!

JEAN.

Que cela?

VALETTE.

Ah! oui! Tu es fort, toi, tu es grand!...

JEAN.

Et petit de corps... comme Alexandre : « *Magnus et corpore parvus.* »

VALETTE.

Ah! que n'ai-je ta nature!!...

JEAN.

Eh bien, mon ami, prends-la! Ils sont superbes!... Elle est à tes ordres, ma nature... et de bien meilleures encore, va!...

VALETTE.

Non! non! Tu es une exception, toi!...

JEAN.

Oui, oui, connu : tu fais de moi l'exception pour faire de toi la règle... en manière d'excuse; ce n'est pas toi qui as inventé cela!..

VALETTE.

Oh! si!! Je t'apprécie, et t'aime bien, va!!...

JEAN.

Ne m'étouffe pas, hein? d'autant plus que voici mon oncle qui s'y opposerait. (*Valette remonte au-devant de M. David.*)

SCÈNE VIII.

JEAN, DAVID, VALETTE.

DAVID.

J'étais bien sûr de l'avoir reconnu de loin! (*à Valette.*) Bonjour!

JEAN, *à part.*

Allons! un homme à la mer!... triste!

DAVID.

Bonjour, Jean.

JEAN, lui donnnnt la main.

Mon oncle.

DAVID.

Vous avez donc pris le convoi de huit heures? C'est parfait! Mais il eût encore mieux valu venir hier.

VALETTE.

C'était jour de liquidation, cela m'eût été impossible!

DAVID.

Je le sais, et c'est ce qui fait que je n'ai pas insisté, jeudi. (A Jean.) Mon ami, je regrette de te dire que ton oncle ne peut pas être aujourd'hui des nôtres.

JEAN.

Allons donc!

VALETTE.

M. le marquis de Rieux?

DAVID.

Oui, le marquis de Rieux, mon beau-frère : Guérin nous a apporté, ce matin, cette fâcheuse nouvelle.

JEAN.

Et pourquoi?

DAVID.

Un accès de goutte : il a écrit à sa sœur pour nous exprimer ses regrets, et la charge de mille bonnes choses pour toi.

JEAN.

Ah! que c'est désolant! Moi qui me faisais une fête de chasser avec lui. Je vous demanderai la permission demain de lui porter mon carnier?

DAVID.

Mais tu reviendras, dimanche, chasser avec nous, sous bois?

JEAN.

Et avec lui, j'espère! Je le remettrai sur pieds, moi! allez! Pauvre oncle! Ah! (Il remonte un peu la scène.)

DAVID, à Valette.

Et cette liquidation? a-t-elle été aussi belle, ce mois-ci, que l'autre? Les courtages ont-ils donné?

VALETTE.

Vous êtes bien bon : Un peu mieux encore.

DAVID.

Très-bien! Barral vous confie maintenant ses affaires?

VALETTE.

Grâce à vous.

DAVID.

Oh! j'y suis pour quelque chose; mais je les ai mises en bonnes mains. — Eh bien, Jean, voilà un camarade qui a fait du chemin, depuis un an! Pendant que tu conquérais un galon, il gagnait lui...

JEAN.

La toison d'or! Je l'en félicitais (bas, gaiement). N'est-ce pas, mon oncle?

VALETTE, de même.

Hum!

DAVID.

Et tu as raison, car le voilà posé.

JEAN, bas à Valette.

Tiens! ton mot!

DAVID.

Mais dame! ce n'est pas un rêveur, lui!

JEAN, à part.

C'est pour moi, cela.

DAVID.

Il est actif!...

JEAN, à Valette.

J'allais à la Bourse, l'air affairé.

DAVID.

Habile!

JEAN, même jeu.

J'annonçais mon gain.

VALETTE, bas.

Tais-toi donc!

DAVID.

Et discret! On a été longtemps sans savoir pour qui il opérait.

JEAN.

Il ne vous le dirait pas encore, allez!

DAVID.

Il a raison! (A Valette.) Mais, à propos, je ne vous remercie pas, moi! Vous m'avez vendu hier mes Bonnard, à trente centimes de mieux que je n'avais prévu.

VALETTE, gaiement.

J'ai trouvé le joint, et j'ai pensé n'être pas désavoué.

DAVID, de même.

Nullement! — Ah! voici ma femme!

SCÈNE IX.

DAVID, VALETTE, JEAN, MADAME DAVID.

JEAN, retenant Valette.

Peste! Tu vends les Bonnard à trente centimes de mieux.

VALETTE, bas.

Laisse-moi donc! (Il se hâte d'aller au-devant de madame David, au fond, où ils restent un peu à causer; pendant ce temps :)

DAVID [1], prenant le bras de Jean.

Il me plaît beaucoup, ton ami! Et puis, vois-tu, quand je pense que ce garçon-là a gagné trois cent mille francs avec rien!

JEAN, à part.

Très-bien!

DAVID.

Rien ?...

JEAN.

Rien!

DAVID.

Tu l'as connu commis aux finances, à deux mille deux cents francs, je crois?

1. Jean, David, à gauche; Mme David et Valette au fond.

JEAN.

Deux mille deux cents francs. Oui.

DAVID.

Et orphelin... pas de patrimoine!... seul... ah! c'est beau!

JEAN, descend.

Oui!

DAVID.

C'est même touchant!

JEAN, de même.

Ah! oui! (A sa tante qui passe près de lui.) Bonjour, ma tante.

MADAME DAVID.

Bonjour. (Ils se donnent la main.)

DAVID, à Jean, le tirant à l'écart.

Et puis...

JEAN, de loin, à sa tante.

Vous allez bien, ce matin?

MADAME DAVID.

Oui.

DAVID, même jeu.

Dis-moi: tu es bon juge à cet égard... C'est un jeune homme à qui je crois des sentiments très-délicats.

JEAN.

Certes! (A part.) Il vend si bien les Bonnard!

DAVID.

... Très-élevés. Hein?

JEAN.

Oui, oui (à part), trente centimes de hausse!

DAVID.

Sur les devoirs... la famille, n'est-ce pas?

JEAN.

Oui... oui... (A part). Elle est bien bonne!

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, la voiture est avancée.

DAVID.

Ah! très-bien! (Il remonte. — Sa femme le rejoint.)

JEAN, à Valette.

Sans l'arrivée de Joseph, mon oncle te canonisait.

MADAME DAVID, à son mari.

Tu vas au-devant d'Achille?

DAVID.

Oui, j'ai un mot à dire à la station pour quelques retards dans nos courriers.

MADAME DAVID.

A merveille. Eh bien, emmène donc M. Valette pour que je puisse causer avec Jean, et avoir, en quelques mots, raison de ces bruits ridicules.

DAVID.

Ah! oui... — ridicules... je le souhaite. (Allant à Jean.) Jean, je ne te demande pas de venir au-devant de ton cousin, ta tante désire que tu restes avec elle.

JEAN.

Et moi donc!

DAVID.

Mais vous, Valette, voulez-vous m'accompagner?

VALETTE.

Très-volontiers.

DAVID.

Alors, vite! Nous n'avons que le temps!

JEAN, à part

Il l'adore!

VALETTE, bas à Jean.

Je compte sur ton silence!

JEAN, à Valette, gaiement.

Oui!... mon oncle!

DAVID, qui passe.

Hein?

JEAN.

Quoi ?

DAVID.

Tu m'appelles ?

JEAN.

Moi ?

DAVID.

Tu as dit : mon oncle !

JEAN.

Ah ! c'est à Valette.

DAVID.

Que tu dis : mon oncle ?

JEAN.

Un petit nom d'amitié !

DAVID.

Que c'est ridicule !

JEAN.

Ça l'amuse (à Valette). N'est-ce pas ?

DAVID, à Valette.

Ah !

VALETTE, s'efforçant de sourire.

Hein ? oui ! (à part, suivant David.) Animal, va ! (David sort par le fond à droite avec Valette.)

SCÈNE X.

MADAME DAVID assise, JEAN.

JEAN, venant à elle et s'asseyant à son côté.

Ah ! ma foi, ma tante. Malgré mon vif désir d'embrasser Achille, je vous remercie de m'avoir retenu... car j'ai eu à peine, hier, le temps de vous dire bonjour... Grâce à vos damnés visiteurs.

MADAME DAVID.

J'en ai été d'autant plus contrariée qu'il me tardait, s'il faut te le dire, d'être seule avec toi pour causer ensemble de mille choses, et particulièrement d'une sotte histoire qu'on est venu me conter récemment, et qui m'a mise dans une colère abominable.

JEAN, *souriant.*

En colère... vous?

MADAME DAVID.

En ce sens que je n'y croyais pas; mais que j'avais besoin de ton retour pour la démentir formellement.

JEAN.

Qu'est-ce donc, ma tante?

MADAME DAVID.

Imagine-toi qu'on est venu me dire, ces jours derniers, qu'il y a un ou deux mois, tu aurais fait demander à Bouville 40,000 francs (*Mouvement de Jean. — A part.*) Hein! (*Haut, en l'observant.*) Dont il n'aurait pas connu le remploi...

JEAN.

Qui vous a dit cela?

MADAME DAVID.

Ça n'est pas vrai, hein?

JEAN.

Qui vous l'a dit?

MADAME DAVID, *inquiète.*

Qu'importe la personne? Ce n'est pas Bouville, je te le jure!

JEAN.

Je le pense.

MADAME DAVID.

Mais... est-ce que c'est vrai? Tu te tais.

JEAN.

Ma tante...

MADAME DAVID.

Quoi! tu as emprunté 40,000 francs?

JEAN.

C'est-à-dire, je me les suis empruntés à moi-même; j'ai écrit à Bouville de me faire argent pour cela de telles valeurs qu'il jugerait convenable; et j'ai reçu en effet de lui, six jours après, les 40 000 fr. que je lui avais demandés.

MADAME DAVID.

Mais pourquoi?

JEAN.

Permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

MADAME DAVID.

Que signifie? Jean, je n'ai donc plus ta confiance?

JEAN.

Ma tante, vous savez bien que si!

MADAME DAVID.

Non!

JEAN.

Voyons... me donnez-vous votre parole... (mais votre parole!) de n'en parler à qui que ce soit?

MADAME DAVID.

Je te la donne.

JEAN.

J'y tiens sérieusement... vous me connaissez; et pour rien au monde...

MADAME DAVID.

Oui, oui, Jean, je te le jure...

JEAN, lui serrant la main.

J'y compte! — Eh bien, c'est à Édouard que je les ai prêtés.

MADAME DAVID.

Au jeune Brémond?

JEAN.

Oui, c'est à lui... à mon plus intime ami... au meilleur être qui soit au monde, que j'ai eù le bonheur de venir en aide... et à un heure où vous n'auriez pas, je vous le jure, arrêté mon élan!

MADAME DAVID.

Son père le sait-il?

JEAN.

Son père! Oh! ne lui donnez pas ce nom!

MADAME DAVID.

Jean!

JEAN.

Si vous aviez été, comme moi, témoin des désespoirs causés par lui... Mais passons. Vous avez su avec quelle dureté il le chassa,

le jour où Édouard le vint supplier de consentir à son mariage avec une jeune fille, un ange, que vous avez connue ?

MADAME DAVID.

Oui... Pauvre Marie !

JEAN.

Vous avez su avec quel courage Édouard, alors, s'exila dans un consulat perdu, afin d'y pouvoir vivre et faire vivre sa femme ?

MADAME DAVID.

Oui...

JEAN.

Mais ce que vous avez ignoré, comme moi, c'est qu'il traînait là-bas, à sa suite, un arriéré devenu terrible dans l'abandon cruel où on le laissait. Ce que furent ses épreuves?... pour en juger, il faut en avoir vu comme moi les ravages! Le plus affreux de tous fut l'ébranlement qu'en reçut la santé de sa femme, déjà affaiblie par le climat! Je vous ai écrit d'Afrique la nouvelle de sa mort. Eh bien, il y avait huit jours que ce coup avait frappé Édouard quand je tombai chez lui à l'improviste; et il y avait huit jours qu'on n'avait pu lui arracher un mot ni une larme! En entrant, je le vis assis près de la fenêtre... pâle... maigre... immobile... et sans autre signe de vie que ce regard fixe qui, déjà, n'est plus de ce monde!... Le médecin me dit qu'il allait passer! A ma vue, il poussa un grand cri... se souleva de son fauteuil... tomba dans mes bras, en m'étreignant avec une force de moribond... et pleura... Il était sauvé! C'est le soir seulement que j'appris du médecin les dégoûts et les tourments de sa vie... Et je fus à même de les connaître, car ils étaient là, à cette heure même, menaçant le seuil de sa maison! Oui, ma tante, d'ignobles vestiges de saisies et de contraintes s'étaient glissés jusqu'à lui à travers les noires tentures! J'arrivais bien tard, hélas! Mais assez tôt, du moins, pour faire respecter son deuil et son désespoir! Le soir même je vis le consul; sur ma garantie, il s'empressa d'intervenir; le lendemain j'écrivis à Bouville... et... vous savez le reste.

MADAME DAVID, prenant dans ses mains la tête de Jean qu'elle embrasse avec effusion.

Cher enfant! il faut bien goûter le bonheur de t'embrasser... puisqu'il n'est pas possible qu'on te blâme! (Elle l'embrasse de nouveau.)

Dieu sait pourtant quand ce pauvre Édouard pourra te rendre...

JEAN.

Dame! ça ne sera pas sur ses économies, c'est clair!

MADAME DAVID.

Le tiers de ta fortune, Jean!

JEAN.

Il me le rendra, quand il aura hérité... ce qui ne privera pas l'humanité de grand'chose!

MADAME DAVID.

Jean!

JEAN, se levant.

Ah! ma tante; je ne me fais pas meilleur que je ne suis : j'aime les bons... mais j'exècre les méchants! D'ailleurs, calmez-vous, allez! Tout s'arrange avec le temps : j'ai peu de besoins... et je suis philosophe.

MADAME DAVID.

Oh! philosophe!... parole pompeuse... mais perfide! Le monde avec lequel il te faudra vivre ne se pique par de l'être, lui! Il se contente d'être sage, voit plus juste que haut... et préfère la raison qui fait fortune à l'élan qui ébrèche le patrimoine. Les pères répondent à celui-ci : Touchez-là! mais donnent leur fille à l'autre... Et je me dis que le fait dont tu me parles, si louable qu'il soit, à coup sûr, pourrait venir s'élever, un jour, contre tel projet de bonheur rêvé peut-être par ton cœur... ou le mien!

JEAN, la regardant avec émotion.

Quel projet, ma tante?

MADAME DAVID.

Rien, rien... des idées vagues... à moi... à moi seule! Le désir de te voir changer de carrière, de t'arracher à cette vie de privations et de dangers... qui ne peut être pour toi, n'est-ce pas, que transitoire?...

JEAN, rêveur.

Qui sait? Mais encore?

MADAME DAVID.

Prends garde! Emma!

SCÈNE XI.

MADAME DAVID, EMMA, JEAN.

EMMA, *venant du fond.*

Maman, je crois avoir vu poindre la calèche au tournant de l'avenue! (*Passant près de son cousin, et lui donnant la main*) Bonjour! (*A sa mère.*) Et voici votre ombrelle, que vous oubliez par ce soleil... (*L'embrassant.*) Oh! quelle mère! Si tu savais, Jean, comme elle me donne du tourment! Mais viens donc voir, toi, qui as des yeux de lynx! (*Jean remonte avec elle vers la gauche, et regarde au loin à droite.*)

MADAME DAVID, *à part.*

N'y pensons plus! Car jamais, maintenant surtout, mon mari ne consentirait...

EMMA, *impatientée, du fond.*

Les arbres les cachent! Soutiens-moi... (*Elle se hausse un peu sur un talus, une main appuyée sur l'épaule de Jean.*)

MADAME DAVID.

Je vais à la grille au-devant d'eux.

JEAN.

Nous vous suivons, ma tante.

MADAME DAVID, *sortant par le fond, à droite.*

Bien!

SCÈNE XII.

JEAN, EMMA.

EMMA, *lorgnant.*

La voiture est là-bas... aux grands ormes; mais je n'aperçois pas mon oncle.

JEAN.

Eh! non. Il est retenu à Luce par la goutte.

EMMA, *sautant à terre.*

Ah! quel dommage! Il faudra aller savoir de ses nouvelles...

cher oncle! par la route de Saint-Prest, c'est une promenade charmante... tu verras. Viens-tu?

JEAN, l'arrêtant.

Oui, mais tu devais me parler, ce matin!

EMMA.

Oh! ce serait trop long! On va venir... je te conterai cela en détail après déjeûner.

JEAN.

Ils sont encore loin.

EMMA, plus bas, vivement.

Papa veut me faire épouser M. Valette.

JEAN, à part.

Hein!...

EMMA.

Tu le connais, est-ce un bon garçon?

JEAN, troublé.

Hein? oui...

EMMA.

Il en a l'air... il n'est pas beau, mais il n'est pas laid... un peu gros, oui... mais très-léger en valsant : et puis, il est gai, aimable... pas très-riche, mais il gagne de l'argent... beaucoup... ce qui, quelquefois, vaut mieux, parce que, comme cela, les revenus ne sont pas limités, et on y regarde de moins près, n'est-ce pas?

JEAN, dépité.

J'ignore... je ne suis pas de ta force! (Il passe brusquement à droite.)

EMMA.

Si! si! Je le vois bien, autour de moi!... et le budget... c'est la grosse affaire, en ménage! Papa dit qu'il est très-capable, et il veut le faire monter *au parquet*.

JEAN.

Au parquet?...

EMMA.

Le faire agent de change, ça s'appelle comme ça... Il ne sait rien... Arabe, va! Alors, tu conçois, nous aurions tout de suite voiture, la vie large...

JEAN, *à part, passant à gauche.*

Je la battrais!

EMMA.

Et tout ça me va assez !... — De plus... c'est ton camarade de collége, et même celui d'Achille... bien qu'alors Achille fût dans les petits... mais enfin vous vous tutoyez tous trois... ça sera très-gentil. Il t'aime beaucoup... et il paraît qu'il est très-amoureux de moi ; papa me l'a dit. Oh! papa l'aime infiniment! Tiens, hier, il en faisait un grand éloge à propos d'une opération dont il l'avait chargé... une vente de valeurs.

JEAN, *agacé.*

Des Bonnard ?

EMMA.

Juste! — Tu le savais ?

JEAN.

Oui, oui...

EMMA.

Il lui croit un grand avenir... et en effet, songe donc... il y a un an, il n'avait pas un sou ; et il a aujourd'hui...

JEAN, *agacé.*

Trois cent mille francs !

EMMA.

Tu le savais !

JEAN.

Oui, oui!

EMMA.

Qu'il a gagnés avec...

JEAN, *de même.*

Rien!

EMMA.

Tu le savais ?

JEAN.

Oui, oui!

EMMA.

Eh bien ! un jeune homme, qui se fait ainsi sa position... sans patrimoine, sans famille... seul... là... seul!

JEAN, de même.

Seul !

EMMA.

C'est beau !

JEAN, de même.

Oh! oui !

EMMA.

C'est même touchant !

JEAN, la quittant furieux.

Petite perruche, va !

EMMA, allant à lui.

Tu dis ?

JEAN.

Hein ?... J'ai glissé, je dis : je trébuche! (On entend sonner à la grille.)

EMMA.

Oh! ce sont eux... je cours embrasser mon frère.

JEAN, à part.

Et moi, aussi... ça me soulagera!

EMMA, s'arrêtant.

Mais tu sais qu'il va très-bien, Achille?

JEAN.

Il va bien?

EMMA.

Qu'il a laissé là ses idées creuses... comme dit papa...

JEAN, à part.

Comme dit papa...

EMMA.

Il va faire un mariage magnifique!... — Allons, viens ! pas un mot de ce que je t'ai dit sur M. Valette!...

JEAN.

Non, non.

EMMA.

N'est-ce pas, que c'est un bon garçon ?

JEAN.

Oui, oui !

EMMA.

Et tu approuverais papa ?

JEAN.

Je crois bien ! (à part) quand on vend si bien les Bonnard !... (Ils sortent. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un joli salon de campagne, avec une large véranda vitrée au fond ; sur le premier plan, à gauche, une table ovale ; porte latérale à gauche et à droite ; sur le premier plan, a droite, un canapé ; au deuxième plan, un piano.

SCÈNE I.

DAVID, LEBRUN, MADAME DAVID, ACHILLE, VALETTE, JEAN, EMMA.

Au lever du rideau, David, assis à la table de gauche, parcourt un acte : Lebrun est assis en face de lui ; Emma est au piano à droite, où elle joue une valse, pendant qu'un domestique dispose quelques tasses sur une petite table, à droite de la véranda du fond ; Achille est debout, au fond, près de madame David, Valette est debout près d'Emma, et Jean est assis sur le canapé, à droite.

MADAME DAVID, au fond, au domestique.

Apportez la cave à liqueurs ; si ces messieurs en veulent...

ACHILLE.

Et mon porte-cigares que j'ai oublié... — (A Valette.) Après déjeuner...

DAVID.

Ah ! çà, il est bien entendu, mon cher monsieur Lebrun, que j'entre, dès après-demain, dans mon droit de chasse.

LEBRUN.

J'en ai fait mettre la clause très-expresse sur l'acte même.

DAVID.

Ah ! — du reste, vous chassez jeudi avec nous ; et je vous préviens que si on nous dresse procès-verbal.

LEBRUN, souriant.

Je le prends à mon compte. Mais lisez ici : article 4.

VALETTE.

Dieu! que cette valse de Shuloff est jolie!... et jouée!... Ah!

JEAN, crispé.

Ah!

EMMA.

C'est très-aimable; mais on ne cause plus... c'était convenu! Si on a l'air de m'écouter, je m'arrête.

VALETTE.

Non, non, mademoiselle, nous causons! Parle donc, Jean!

JEAN.

Parle, toi!

VALETTE.

J'écoute!

JEAN.

Et moi aussi!...

LEBRUN, regardant Valette.

Je ne me trompe pas...

MADAME DAVID.

Calme-toi, Emma... voici le café! Un bon dérivatif... Quand il est bon. — Monsieur Valette?

VALETTE.

Madame... (Il va à elle.)

MADAME DAVID.

Emma, viens m'aider.

EMMA.

Oui, maman.

JEAN, à Emma qui quitte le piano.

Ah! pas encore!

EMMA, passant près de lui.

Tu es donc toujours fou de musique?

JEAN.

Plus que jamais!

MADAME DAVID.

Emma! viens donc.

EMMA.

Oui, maman. (Elle va auprès de sa mère.)

JEAN, à Achille, descendu à sa droite.

Et toi, tu en fais toujours beaucoup?

ACHILLE.

De la musique?... Il y a un an que je n'ai ouvert mon piano!... J'ai la musique de la corbeille, à la Bourse, sur le coup d'une heure : (criant) à 30... 60... 80! tu ne connais pas cette musique-là?

JEAN, se levant.

Si! si!... mon notaire m'a fait, un jour, traverser votre grand bazar, pour aller signer quelque chose en haut.

ACHILLE.

Un transfert?...

JEAN.

C'est ça!... j'ai cru qu'il venait d'y entrer un *dix-cors*, avec une meute à ses trousses.

ACHILLE.

Eh bien! la mélodie ne manque pas de charme. (Il remonte près de madame David.)

JEAN.

Dans les bois...

LEBRUN, à part, se levant.

Eh! oui, bien sûr. (Haut.) Pardon, monsieur de Rieux... Ce jeune homme... ce gros monsieur... n'est-il pas M. Henri Valette?

JEAN.

Parfaitement.

LEBRUN.

Ah! c'est cela, je l'ai connu : vous seriez bien aimable de me le présenter.

JEAN.

Comment donc, monsieur! (Appelant.) Valette!

VALETTE.

Mon ami!

LEBRUN, à Jean.

J'ai connu son oncle... monsieur Solié!

JEAN, à part.

Aïe! Aïe!

VALETTE, venant à Jean.

Qu'est-ce?

JEAN.

C'est M. Lebrun, notaire, qui me prie de te présenter à lui. (Il remonte au fond près de madame David.)

VALETTE, saluant.

Enchanté...

LEBRUN.

Veuillez m'excuser, monsieur; mais je n'ai pas voulu me trouver ici avec vous, sans vous dire que j'ai connu, autrefois, votre excellent oncle... M. Solié...

VALETTE, à part.

Hein!!! lui aussi?... (Haut.) Ah! monsieur... vous avec connu....

LEBRUN.

C'était un grand ami de mon ancien patron, Me Riboulet, notaire à Crémieux.

VALETTE, à part.

Allons, bon!...

LEBRUN.

Je vous ai vu chez lui, il y a un an, pour la vente de la petite maison...

VALETTE, vivement.

Ah! oui, je me rappelle. (A part.) Pourvu qu'il n'aille pas...

LEBRUN.

Il vous aimait bien!

JEAN, à part.

Tendons-lui la perche. (Haut à Valette.) Ma tante demande si tu veux de l'anisette?

VALETTE.

Moi? non... oui... merci! Ravi, monsieur, d'avoir eu l'honneur de... (Il le salue et le quitte.)

LEBRUN.

Comment, monsieur, c'est moi que...

JEAN, à part, souriant.

Non... c'est lui qui... (Bas à Valette.) Tu n'as pas trouvé le café bon? Ta tasse est pleine... (Ils remontent au fond.)

DAVID, à Lebrun.

Voici... Tout est signé.

LEBRUN.

Mille grâces : je vous demande pardon, maintenant, si je m'esquive bien vite, il faut que je sois à Chartres avant une heure.

MADAME DAVID.

Ne voyez-vous pas mon frère, demain?

LEBRUN.

Je lui porte, avant déjeuner, son quartier de rente.

MADAME DAVID.

Veuillez lui dire que j'ai reçu sa lettre, et que nous le verrons ces jours-ci, s'il ne peut venir jeudi, comme nous le désirons bien.

LEBRUN.

Je n'y manquerai pas, madame. (Il s'esquive discrètement par la gauche, pendant que ces messieurs font groupe au fond.)

SCÈNE II.

DAVID, MADAME DAVID, EMMA, JEAN, ACHILLE, VALETTE.

VALETTE, à part.

Il est parti... Je respire!

ACHILLE.

Eh bien, ma mère, si vous permettez, je fais une proposition : c'est d'aller là, sous le quinconce. Il y fait frais; il y a une toupie hollandaise, et nous ferions une poule... (à Jean) en fumant.

EMMA.

Ah! oui, une poule!

MADAME DAVID.

Pleine liberté; mais moi, je reste. Le bruit de votre toupie hollandaise me donne mal à la tête pour toute la journée.

DAVID, qui s'est levé.

C'est cela, allez : mais, après, on me conduira à la glacière, où j'ai à inspecter mes travaux; car c'est bien le moins qu'on se donne la peine de visiter un peu une charmante rotonde pour laquelle je me ruine...

EMMA.

Oui, papa!

ACHILLE, présentant son porte-cigares à Valette.

Valette... tiens... Eh bien, qu'est-ce que tu as?

VALETTE.

Rien!

ACHILLE, offrant à Jean.

Jean!...

JEAN, roulant une cigarette.

Merci... j'aime mieux le caporal.

EMMA.

Vous voulez bien, maman, que je joue aussi?

MADAME DAVID.

Miss Brown n'est pas là.

EMMA.

Pardon! elle y est précisément assise... (Regardant à droite au dehors.) Voyez...

MADAME DAVID.

Alors, soit; mais ne t'échauffe pas.

EMMA.

Non, non... merci! (Elle l'embrasse.)

MADAME DAVID.

Jean, je te la recommande.

JEAN.

Oui, ma tante.

EMMA, sortant avec lui.

Oh! ce mentor!

JEAN, s'en allant.

Vous ne fumez donc pas, mon oncle?

DAVID.

Je n'ai jamais pu, mon ami.

JEAN.

Ah? l'homme n'est pas né parfait.

SCÈNE III.

DAVID, MADAME DAVID.

DAVID, à part.

A propos, j'ai oublié de demander à ma femme ce que Jean lui a répondu. (Haut.) Eh bien! tu lui as parlé pendant que j'étais au chemin de fer?

MADAME DAVID, un peu embarrassée.

A Jean? Oui.

DAVID.

C'est vrai?

MADAME DAVID.

Oui.

DAVID.

Il a pris 40,000 fr. chez son notaire?

MADAME DAVID.

Oui.

DAVID.

Tu vois! Et qu'en a-t-il fait?

MADAME DAVID.

C'est un secret...

DAVID.

Un secret de jeu... de dettes?

MADAME DAVID.

Non!

DAVID.

Quand je te dis que ce garçon-là est impossible!...

MADAME DAVID.

Mon Dieu! je ne puis te rien répondre; je lui ai donné ma parole de me taire; mais je t'assure qu'il serait bien injuste d'accuser pour ce fait sa conduite ou son cœur.

DAVID.

Son cœur... je ne l'accuse pas, et sans avoir besoin de rien connaître; c'est un brave garçon que j'apprécie, mais sa conduite, c'est autre chose; je l'accuse... et très-fort: on ne traite pas ainsi à la légère un patrimoine qui est un dépôt dont la garde oblige, et non une valeur aux ordres de nos fantaisies! Ce qui nous donne à nous autres pères le courage de l'amasser, c'est la pensée d'abriter notre enfant contre les soucis de la vie; et le détourner de ce but, c'est blesser de grands sentiments, pour en servir de moindres.

MADAME DAVID.

Il y a là, sans doute, beaucoup de vrai, mon bon Louis; mais, il faut le dire à l'excuse de Jean, son père s'est plus occupé d'exalter dans son cœur les nobles élans que les vertus prudentes: le patrimoine de la maison n'était pas pour mon frère dans ces deniers de la famille, si respectables qu'ils soient! Les perdre avec honneur n'exposait chez nous personne au reproche, car les nôtres, à tort ou à raison, en ont toujours fait peu de cas... y compris mademoiselle Jeanne de Rieux, qui s'en accuse... (prenant la main de son mari) et qui, en épousant M. Louis David, a été beaucoup plus attirée vers lui par ses bonnes qualités... que par son demi-million! (David, en souriant, lui embrasse affectueusement la main.) Laissons donc là ce pauvre Jean, digne fils son père, le duc *Job*, et arrivons à un point sur lequel je voulais appeler ton attention.

DAVID.

Qu'est-ce, ma chère amie? Parle.

MADAME DAVID.

Il s'agit de M. Valette.

DAVID.

Ah!

MADAME DAVID.

Ne crains-tu pas que ton accueil, depuis quelque temps, et certaines paroles que tu auras sans doute laissé tomber sans importance, ne lui fassent supposer de ta part des dispositions... plus particulièrement bienveillantes qu'elles ne le sont, je crois?

DAVID.

Par rapport...

MADAME DAVID.

... A Emma...

DAVID.

Eh bien! quand cela serait?

MADAME DAVID, surprise.

Hein? Mais d'abord, sa position ne me paraissait pas...

DAVID.

Sa position?... Tu veux dire, par là, sa fortune?

MADAME DAVID.

Sans doute; et puis...

DAVID.

Une fortune, ma bonne, n'est pas une position, ou plutôt c'en est une pour ceux qui n'en ont pas... et ne savent pas s'en faire. L'homme vraiment posé, pour moi, est l'homme qui se pose... et s'impose; l'homme réputé et démontré capable.

MADAME DAVID.

A merveille, quand la carrière est par elle-même un brevet de capacité, comme chez un savant, un artiste, un jurisconsulte! Mais ce que fait M. Valette, est-ce une carrière?

DAVID.

Comment?... Mais c'est la mienne.

MADAME DAVID.

Non!... Tu es banquier,..

DAVID.

Bah! tout le monde est banquier, maintenant.

MADAME DAVID.

Allons, je ne m'étais pas trompée...

DAVID.

Entendons-nous: il n'y a pas de parti pris dans ma pensée; seulement, je n'aurais pas tardé, je l'avoue, à t'en dire un mot. Valette a d'abord, à mes yeux, un grand mérite: c'est de s'être fait lui-même. Il a très-bien pris dans les affaires; il a 300,000 francs à lui: et, en prélevant quelque chose sur la dot de sa femme, il pourrait se faire titulaire d'une charge, qui, en augmentant son avoir, lui créerait de forts revenus: c'est ce qu'il faut à Emma,

surtout dans les conditions où elle va se trouver : son frère va faire un mariage magnifique; il est devenu ambitieux, et aura vite une très-belle position. Eh bien! si elle épouse un monsieur qui se contentera du produit de ses terres patrimoniales, il en résultera une situation inégale entre les belles-sœurs, des rivalités de train, de toilettes, de voitures! Emma n'est pas vaniteuse, mais enfin elle a son petit amour-propre, que je trouve légitime...

MADAME DAVID.

Et que tu surexcites un peu trop!

DAVID.

Du tout; c'est pour son bien; ça chasse les songes creux!.. Mes idées sont pratiques, et elle ne peut que gagner à se les approprier... comme a fait son frère, qui, il y a un an, vivait dans les nuages... était tout mélodie, et amour!

MADAME DAVID.

Celle qu'il aimait en était bien digne!

DAVID.

Soit; mais ce n'est pas ma faute si Langlois n'a pas voulu!... 300,000 francs de dot ne lui suffisent pas, parce qu'il en donne cinq à sa fille!... Elle est seule... et j'ai deux enfants, moi!

MADAME DAVID.

Sans doute.

DAVID

Je sais bien qu'alors Achille ne faisait rien...

MADAME DAVID, *l'interrompant.*

Tu veux dire: ne gagnait rien.

DAVID, *naïvement.*

C'est la même chose.

MADAME DAVID.

Hein?

DAVID, *souriant.*

Aux yeux de Langlois, surtout... Eh bien! j'ai manœuvré doucement, habilement; je l'ai laissé se distraire; je lui en ai même largement octroyé les moyens, sachant bien que j'y trouverais mon compte; et, en effet, le voilà aujourd'hui comme je le voulais,

sérieux, mêlé à mes intérêts. J'aimerais le même homme dans mon gendre, et je le trouve précisément en Valette...

MADAME DAVID.

Oh ! le même...

DAVID.

Ton fils est mieux, je le reconnais... pour le physique, surtout.

MADAME DAVID.

Le physique... et le reste !

DAVID.

Mon Dieu ! Je ne nie pas qu'Achille n'ait une nature plus fine, plus distinguée; mais Valette est bon diable... et, tel qu'il est, il plaît à Emma.

MADAME DAVID.

C'est-à-dire, ne lui déplaît pas...

DAVID.

Pardon ! Je la voyais, cet hiver, danser et valser volontiers avec lui.

MADAME DAVID.

Oh ! parce qu'il valse bien.

DAVID.

Il a raison, ce garçon

SCÈNE IV.

DAVID, EMMA, MADAME DAVID, JEAN, puis ACHILLE.

EMMA.

C'est Jean qui a gagné la poule !...

DAVID.

Ah ! diable ! Prends garde ! Heureux au jeu...

JEAN.

Merci, mon oncle, je sais le reste.

DAVID.

Et où sont ces messieurs ?

EMMA.

Là... toujours au quinconce : Achille a reçu le courrier du bureau, et le parcourt en finissant son cigare; je crois qu'il va venir; et M. Valette cause de Londres avec Miss Brown en attendant que nous allions à la glaciere, comme vous aviez dit.

DAVID.

Eh bien, mais, maintenant... — Veux-tu, Jeanne ?

MADAME DAVID.

Volontiers.

DAVID, à Achille qui est entré, des papiers à la main.

Ah! Achille, tu feras mettre ces papiers dans mon cabinet; je les verrai en rentrant.

ACHILLE.

Oui, mon père.

EMMA, à Jean.

Qu'est-ce que tu avais donc à bourrer, tout à l'heure, M. Valette?

JEAN.

Moi ? Je ne l'ai pas bourre !

EMMA.

Si!... Sans compter que tu l'appelles mon oncle! C'est ridicule.

JEAN.

Ça l'amuse.

EMMA.

Pas du tout! au contraire! Et j'ai, en outre, remarqué de ta part... enfin, je te dirai ça en route... Viens !

ACHILLE, allant au guéridon de gauche.

Non, pardon ; je le garde... (Il s'assied près du guéridon.)

EMMA.

Ah!... — Eh bien, alors, viens tout à l'heure ! nous avons à causer...

JEAN, souriant.

Bah ?

EMMA.

Sérieusement... Très-sérieusement. (Elle rejoint son père qui est sorti avec madame David par le fond à droite.)

SCÈNE V.

ACHILLE, assis, JEAN.

JEAN, suivant des yeux Emma, pendant qu'Achille est allé s'attabler au guéridon de droite.

Est-elle gentille! — Eh bien, qu'est-ce qu'elle laisse tomber? Ouf! Valette qui se précipite! C'était son lorgnon... (Il descend un peu la scène.) Ah! ce malheureux Valette! Je ne pourrai plus le voir en peinture!

ACHILLE, lisant ses papiers.

Tu permets, hein?

JEAN.

Par exemple! (Regardant dans la direction du chemin qu'ils ont pris.) Elle est gracieuse... avec sa petite boucle de cheveux qui vole toujours au vent!... et puis elle a une manière de se mettre qui n'appartient qu'à elle! — O mon Dieu, non! Elle a une robe blanche, comme tout le monde. (Vivement.) Elle se retourne... elle m'a vu... et me sourit. (Il lui répond par un geste.) Quel sourire elle a!... Il me semble, alors, l'entendre me dire : « Jean! je... » Ah! bon! voilà qu'elle sourit maintenant à Valette... et c'est absolument la même chose! Oh! après cela, il est clair que ce sont toujours ses yeux, ses lèvres et ses dents... — Je parie qu'elle regarde encore, avant de tourner l'avenue? Là!... J'en étais sûr! (Il lui fait un nouveau geste.) Enfin! vrai... il y a des moments où je croirais qu'elle a pour moi quelque chose... Ah! mais... sapristi... je suis très-repris, moi! (Un peu agité, descendant la scène.) Voyons... voyons... brrr!

ACHILLE.

Hein? — Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Tu hennis? Tu t'enrhumes? quoi?

JEAN.

Hein?... non!... Je...

ACHILLE.

Quel diable de bruit!...

JEAN.

C'est... — J'avais quelque chose sur ma manche.

ACHILLE.

Quelle drôle de manière de te brosser! Tu m'as fait perdre cent mille francs... Oh! je vais les retrouver... les voilà... (Tout en lisant et écrivant.) Je te demande pardon... je suis à toi, mais il faut que tous ces papiers repartent, dans une heure, par le chemin de fer.

JEAN.

Fais, fais! (S'asseyant de l'autre côté, sur le canapé.) Je n'en reviens pas! Quel feu pour les affaires! lui qui les avait en horreur! Enfin, tant mieux, puisque ça lui va!... Mais je le trouve changé (Achille se lève et va sonner à la cheminée.) A déjeuner, ses idées m'ont paru tout autres : il me semblait entendre... Valette! (Le regardant.) Et puis, je ne sais pas... il avait de petites moustaches retroussées, et il s'est fait une tête de financier, d'homme sérieux, rasée droit et dru comme un parterre français... quelquefois ça suffit! (Riant.) Ce n'est peut-être qu'une question de barbe!

ACHILLE, au domestique qui est entré par la gauche.

Portez ceci dans le cabinet de mon père.

JEAN, à part, se levant.

Bah! je suis ombrageux, moi! (Le domestique sort.)

SCÈNE VI.

ACHILLE, JEAN.

ACHILLE.

Me voilà tout à toi!

JEAN.

Eh bien, ce n'est pas malheureux; car, sans reproche, depuis ce matin, je n'ai pas eu ma part.

ACHILLE.

Cher ami! Ah! ça, je dois t'apprendre une importante nouvelle : il est question pour moi d'un mariage.

JEAN.

Je l'ai entendu dire.

ACHILLE.

Déjà?

JEAN.

Oui, par Emma. — Avec qui?

ACHILLE.

Avec mademoiselle de Noras, la fille d'un de nos plus grands faiseurs, ce qui rend pour moi ce mariage très-précieux! Et si, comme j'ai tout lieu de le croire, rien n'y vient faire obstacle, comme te voilà des nôtres, j'ai à ce propos une requête à t'adresser.

JEAN.

A moi?

ACHILLE.

Un de mes deux témoins serait M. d'Enaud, un jeune banquier, très-lancé, avec qui je suis déjà lié d'interêt dans certaines affaires, et auquel je m'associerai plus tard...

JEAN.

T'associer?... Est-ce que tu n'es pas associé de ton père?

ACHILLE.

Oh! oui et non; tu conçois, nous ne sommes pas précisément liés: En affaires, chacun pour soi : mon père commence à se fatiguer et je prévois qu'avant peu il n'ira plus très-vite...

JEAN, gaiement.

Ah! ça, mais c'est donc un serpent qu'il a réchauffé dans son sein?

ACHILLE, de même.

Voudrais-tu être mon second témoin?

JEAN.

Cher ami! Avec le plus vif plaisir!

ACHILLE.

Merci!

JEAN.

Mais c'est moi qui te remercie de ta bonne pensée. — C'est un mariage d'amour?

ACHILLE.

...Et de convenance! Tout s'y trouve: j'aurais une existence très-belle, dès le début, et magnifique dans l'avenir, par la raison qu'un tiers de la dot de mademoiselle de Noras, venant en concours à mon fonds de roulement, me permettrait d'entrer largement dans les opérations de mon beau-père qui en a de splendides, et me fera gagner un argent fou. Il est, en ce moment, en Afrique où il fait rafle de riz et d'aloès, dont on me réserve quelques sacs; de plus, il centralise beaucoup de houille dans le Nord, tout le Douchy et le grand bassin du vieux Condé... et dame! tu conçois qu'une fois son gendre, je participe à tout ça et m'y plonge jusqu'au cou! — Mais de quel air tu me regardes?

JEAN.

Mon Dieu! je te demande pardon; mais tu m'annonces ton mariage; je m'attends à ce que tu vas me parler de ta femme, de son cœur, de ses talents, de votre amour; et tu fais défiler devant mes yeux des sacs de riz et d'aloès... et le Douchy, et ton fonds de roulement.

ACHILLE.

Ah! mon ami, que veux-tu? mes idées, je l'avoue, se sont très-modifiées, depuis un an, d'où il suit que le mariage n'est peut-être plus tout à fait à mes yeux ce qu'il est sans doute resté aux tiens! J'en apprécie le lien; j'entends le respecter; mais j'y vois surtout, aujourd'hui, l'établissement, le réel et le solide!

JEAN.

Ah! ah! toi aussi?

ACHILLE.

Comment, moi aussi?

JEAN.

Je croyais entendre Valette.

ACHILLE.

Eh bien? C'est un homme d'esprit et de bon sens!... d'ailleurs, tu le calomnies : il est plus fort que moi!...

JEAN.

Tu es modeste...

ACHILLE

Plus ferme, plus avancé...

JEAN.

En âge, d'abord!...

ACHILLE.

Oh! j'ai bien vieilli...

JEAN.

Oui?.. et qui t'a ainsi (regardant ses cheveux noirs) blanchi, avant le temps? A qui faire honneur de cette révolution? — A ton père?..

ACHILLE.

Et à un autre.

JEAN.

Un autre?

ACHILLE.

Ou une autre...

JEAN.

Une autre?.. Ah! mademoiselle Langlois!...

ACHILLE.

Non!..

JEAN.

Si!... j'ai su...

ACHILLE.

Non, te dis-je, laissons-là le passé! Quel intérêt aurait-il?... Et que te dirais-je que tu ne saches d'avance? Mon drame, ou mon vaudeville a été joué cent fois : Acte premier, un amour ardent, profond; acte deuxième, une honnête famille qui le met dans la balance des apports et le repousse... pour inégalité de poids; acte troisième, des soupirs qu'on étouffe et des larmes qu'on essuie; puis, les distractions : la musique, la danse, un gosier, des ronds de jambe, le champagne, le jeu... la perte! Alors, un père indulgent et adroit, offrant à vos peines une diversion généreuse, à l'aide de quelques belles opérations faciles et productives; le succès embellissant les choses, y faisant prendre goût... et le tour est fait!.. C'est mon histoire, et je m'en felicite, car, à vrai dire, je me crois sur mon vrai terrain; je le sens, à l'ardeur que

j'y porte!... Pour quelques rêves évanouis, que d'émotions vives, que de satisfactions réelles!.. Rien que la joie journalière de voir monter sa fortune vous met le diable au corps... et je t'assure que j'y ai le même feu, la même passion qu'autrefois... à mon piano, tiens!..

JEAN.

Ah?..

ACHILLE.

Je ne l'aurais pas cru... mais c'est exact : aussi, ma pensée, désormais, est-elle là toute entière!..

JEAN.

Mon compliment! (Il s'éloigne de lui, fredonnant sa fanfare entre ses dents.)

SCÈNE VII.

ACHILLE, EMMA, JEAN

EMMA.

Achille, papa vient de rentrer, et te demande...

ACHILLE.

Merci; je monte...

JEAN, à part.

Décidément, ce n'était pas sa barbe.

ACHILLE.

Adieu... Jean... (Il sort par la gauche.)

JEAN, un peu nerveux.

Adieu... — Puh! puh! puh!

SCÈNE VIII.

JEAN, EMMA.

EMMA.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc? — Tu rudoies cette chaise.

JEAN.

Du tout... Je fredonne...

EMMA.

Ta fanfare... oui... je te préviens même que tu en abuses...

JEAN.

C'est possible! Elle me revient, depuis quelque temps, (à part) quand je suis un peu... agacé.

EMMA.

C'est comme ça que tu es venu?

JEAN

Me voilà à tes ordres; de quoi s'agit-il?

EMMA.

De toi.

JEAN.

Hein?

EMMA.

De M. Valette.

JEAN, à part.

Comment?

EMMA.

De mon mariage.

JEAN, de même.

Que signifie?

EMMA.

Papa en a parlé à maman, qui vient de m'en parler; les mots à double entente se croisent dans la conversation, si bien que tu en as surpris un qu'Achille m'a dit au quinconce, une allusion qui t'a fait froncer le sourcil.

JEAN.

Moi?

EMMA.

Oui... froncer le sourcil... Pourquoi? dis! (Jean se détourne.) Non, j'ai besoin de te regarder en face; tout ceci est délicat! Est-ce que tu as quelque chose contre lui?

JEAN, troublé.

Qui... lui?

EMMA.

Contre M. Valette?

JEAN.

Moi ?... du tout... — Déjà, ce matin...

EMMA.

Oui, ce matin, je t'ai interrogé, et tu m'as répondu que c'était un bon garçon. Mais... d'abord, nous étions très-pressés; c'est moi qui ai parlé pendant tout le temps... et puis, bon garçon... pour un homme à épouser, ce n'est pas un signalement, cela! C'est ton camarade; vous ne vous êtes guère perdus de vue; tu dois avoir à me dire de lui autre chose que : c'est un bon garçon...

JEAN.

Que veux-tu que je te dise? Valette est un... très-bon garçon qui... c'est un excellent garçon que...

EMMA.

Qui... que... Y a-t-il dans sa vie, à ta connaissance, quelque chose qui t'empêcherait... de lui donner ta fille?

JEAN.

Ma fille!... Pourquoi pas ma petite-fille? Tu me poses en père noble...

EMMA.

Oh! est-il coquet!... Eh bien, ta sœur, là!... Jean! Je t'en prie!... mon père et ma mere ne peuvent pas savoir, comme un camarade d'enfance, tels secrets que je puis avoir intérêt à connaître!

JEAN.

Connaître... quoi?... (Avec un peu de dépit.) Est-ce que, déjà, tu serais jalouse?...

EMMA.

Tu es ridicule!... Pour être jalouse, il faut aimer... et il est certain que je n'aime pas M. Valette...

JEAN, assez vivement.

Ah?

EMMA.

Ah! ça t'étonne? Pour qui me prends-tu? Est-ce que je suis une femme à aimer un monsieur à première vue... et entre deux

contredanses? Assurément non, je ne l'aime pas... encore; mais, si je l'épouse, je l'aimerai peut-être... puisque j'ai vu ce phénomène inexplicable se produire à l'égard d'Anna, de Louise et d'Estelle... fort peu éprises avant la noce, je te le jure! Estelle surtout... qui pleurait, le matin, et me disait, en partant pour la mairie : « Je crois que je répondrai non! » J'étais anxieuse sur mon banc... Enfin, le *oui* est sorti!.. mais, à l'église, ça a été un déluge de larmes... son voile en était tout trempé!... — Eh bien! au sortir de la messe, son mari (qui n'était vraiment pas mal) l'emmena à Fontainebleau, où ils restèrent huit jours... et, à son retour, je la trouvai enchantée de son voyage... je veux dire de son mari.

JEAN.

Ne te reprends pas, va!

EMMA.

Si, si!... de son mari!... Elle était tendre!... Il faut croire que Fontainebleau... c'est charmant?... la forêt, surtout... elles en reviennent toutes ravies!... Je voudrais bien la voir.

JEAN, à part.

Comme cela, moi aussi!

EMMA.

Mais tu comprends que je n'ai pas été assez sotte pour attribuer à une forêt la gloire d'un tel miracle. J'en ai conclu seulement que l'amour pouvait venir vite; mais je sens bien là qu'il ne doit pas s'en aller de même... et alors, une erreur!... Jean, songe donc... si plus tard on s'aperçoit... Ah! Dieu! rien qu'à cette pensée je me sens toute troublée!... et c'est toi qui en es cause...

JEAN.

Moi?

EMMA.

Oui! Je t'ai souvent observé : tu as une manière de regarder les gens qui est, pour moi, un signe auquel je ne me suis jamais trompée!... C'est au point... cela va t'étonner... que je ne voudrais pas me marier sans t'avoir vu regarder mon mari en face... toi... ou mon oncle de Rieux... ou ton ami Édouard Brémont... Voilà un homme qui aussi m'inspire confiance... et qui t'aime bien!... (il a raison!) Je trouve que vous vous ressemblez un peu...

pas au physique... Oh ! ça, non... il est mieux que toi !...— Mais où en étais-je ? Tout ça me tourne la tête... Ah !... à M. Valette !... Eh bien, j'ai remarqué, aujourd'hui, chez toi un certain air gêné vis-à-vis de lui.

JEAN, avec hauteur.

Gêné, moi ?...

EMMA, réfléchie.

C'est peut-être, en effet, plutôt lui, vis-à-vis de toi. Mais, de ton côté aussi, oui, dans ton regard, il y a une expression que je ne puis analyser, et qu'à sa place j'aimerais mieux ne pas y voir...

JEAN.

Du tout !...

EMMA.

Si !... — Tu ne sais pas dissimuler... je suis là-dessus plus forte que toi, moi qui suis franche, au fond !... Eh bien, sois franc aussi, voyons ; tu as quelque chose contre lui ?...

JEAN.

Du tout !...

EMMA.

Si !... — Je ne dis pas quelque chose de personnel, mais enfin, une idée, un fait, un secret qui t'a impressionné à son égard d'une manière fâcheuse...

JEAN.

Non !...

EMMA.

Si, te dis-je !... — Eh bien ! que ce soit peu ou beaucoup, si cela touche à certains sentiments tendres, élevés... essentiels, enfin !... Dis-le moi !

JEAN.

Mais, mon Dieu !...

EMMA.

Vois-tu, Jean... on ne me connaît pas !... (Vivement.) Certainement que je ne me marierai pas à un homme sans fortune, oh ! ça... jamais !.. Pourquoi t'éloignes-tu ?

JEAN.

Pour rien !

EMMA.

Mon père en a... mon frère va en avoir beaucoup ; Louise, dont

je te parlais tout à l'heure... Estelle... enfin, tous les nôtres... toutes mes relations sont riches... et, pour m'établir sans un train de maison convenable, je ne le ferais pas... Oh ! j'ai à cet égard, je l'avoue, des idées très-arrêtées... tu as beau *re*froncer le sourcil...

JEAN.

Moi ?...

EMMA, pénétrée.

Mais, je te le dis aussi, Jean... s'il me fallait, par une déplorable erreur des miens, épouser un homme de cœur médiocre, sur qui pussent tomber certains regards, comme j'en vois souvent entre vous, courtoisement hautains... mêlés de demi-sourires énigmatiques... oh ! Dieu !... fût-il vingt fois beau, spirituel, millionnaire... j'aimerais mieux l'avoir pris laid, bête et pauvre !

JEAN, à part, avec tendresse.

Je savais bien !

EMMA, finement.

Mais j'ai mieux à faire qu'opter entre ces deux extrêmes... c'est d'y regarder de près, pour éviter l'erreur !... Oh ! je suis une femme de tête, va !... Eh bien, y suis-je exposée avec M. Valette ?... C'est là ce qu'il m'importe de savoir, ce que toi seul dois me dire... toi qui le connais mieux que personne, toi enfin en qui j'ai, pour ces grandes questions, plus de confiance qu'en aucun autre !... C'est vrai, je te plaisante, je te taquine quelquefois; mais je sais bien, va, que mon vrai, mon seul ami... c'est toi !... Laisse-moi donc ta main !...

JEAN, très-ému, à part.

Elle me brise !...

EMMA, souriant.

C'est mon idée que mon futur mari doive d'abord te convenir !

JEAN, à part.

Elle est heureuse, son idée !...

EMMA.

Ainsi donc, Jean, tu me comprends ?... Réponds vite !... (Après un silence.) Tu ne veux pas répondre ?... A ton aise ! Je prends alors ton silence pour un avis,... et je refuse.

JEAN.

Emma!... mais non... je n'ai rien à dire, je te jure!...

EMMA, le regardant bien.

Tu mens!...

JEAN.

Oh! tu me tortures!...

EMMA.

Mais c'est donc sérieux?...

JEAN, très-troublé.

Hein?... sérieux... quoi?...

EMMA.

Ce que tu me caches... — Comme tu me regardes?...

JEAN, triste.

Ce n'est pas toi que je regarde... c'est cette boucle de cheveux!...

EMMA.

Cette boucle... (A part.) Sa voix tremble...

JEAN.

Je me souviens qu'il y a trois mois, en Afrique, le 20 juin, à quatre heures du matin, au pied d'Icheriden, on venait de sonner la charge... nous montions à l'assaut, et, au plus fort de la mêlée, au milieu du sifflement des balles, des nuages de poussière et de poudre... je l'ai vue, comme je la vois!!!

EMMA.

Jean!...

JEAN, la quittant.

Non!... je suis fou!... — Oh! sapristi! je n'ai pas pu me retenir!...

VALETTE, paraissant au fond.

Ah! Jean!...

JEAN.

Valette!...

EMMA, à part.

Je ne sais où j'en suis!!...

SCÈNE IX.

JEAN, VALETTE, EMMA.

VALETTE.

Pardon, mademoiselle! (A Jean.) Mon pauvre ami, j'ai à t'annoncer une triste nouvelle!

JEAN.

Ah!... quoi?

VALETTE.

Quelques instants après que ton oncle venait de me quitter dans le parc, j'ai rencontré Paul de Barral, (à Emma) le fils, le consul à Tunis. Il est en congé, et passait devant la terrasse, allant à la Briqueterie, chez son père; il m'a vu, a arrêté son phaéton, et m'a dit qu'il avait reçu une dépêche lui apprenant que ce pauvre Édouard...

EMMA.

M. Brémont fils?... Eh bien?

JEAN, anxieux.

Une rechute?

EMMA.

Ah! mon Dieu!

JEAN.

Achève!... Tu te tais?

VALETTE.

Jeudi dernier... à deux heures du matin... tout était fini!

JEAN.

Édouard!

EMMA.

Oh! quel malheur!

JEAN.

Mon pauvre Édouard! (Il s'est assis à gauche et pleure la tête dans ses mains.) Est-ce possible?

VALETTE.

C'est son chancelier qui le lui a mandé directement; et c'est en

apprenant que tu étais ici qu'il me l'a dit, sachant toute ton amitié... et l'intérêt que tu avais...

JEAN, *sans l'entendre.*

Mon pauvre Édouard!!! (*Il se lève.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! (*Il remonte vers le fond à droite, s'arrête accoudé à un meuble, le dos tourné, en s'essuyant les yeux.*)

EMMA.

Jean!... (*A part.*) Pauvre jeune homme! C'est la mort de Marie qui l'a tué! La dernière fois que je le vis, c'était au bal... il a dansé avec moi... Marie y était...

VALETTE, *à voix basse.*

Si vous saviez, mademoiselle, ce que M. de Barral vient encore de m'apprendre : Jean a été très-imprudent; il va se trouver par cet événement dans une situation très-délicate... Il a prêté à Édouard beaucoup d'argent...

EMMA, *un peu distraite.*

Ah!

VALETTE.

Et il est fort à craindre que son père ne veuille pas reconnaître la dette!

JEAN, *descendant à droite.*

Ah! je n'ai pas de chance!...

VALETTE, *à Emma.*

Vous voyez, il y pense!

JEAN.

Lui... que là... à l'instant, je songeais à aller retrouver!...

VALETTE, *qui s'est approché de lui.*

C'est vrai, mon pauvre Jean, que tu n'es pas chanceux; car enfin, bien que ton dévouement généreux ait été peut-être un peu loin...

JEAN, *à part.*

Hein!...

VALETTE.

L'avenir, du moins, semblait devoir te couvrir...

JEAN, *vivement.*

De quoi?

VALETTE.

Ne te fâche pas, voyons... Paul de Barral m'a tout raconté.

JEAN.

M. de Barral a eu tort!

VALETTE.

Au contraire!... C'est pour qu'on tâche de sauver ce que la mauvaise chance, comme tu dis...

JEAN.

Moi! j'ai parlé de ça?

JOSEPH, *entrant, de la gauche.*

M. Achille demande si M. Valette veut bien le rejoindre chez son père?

VALETTE.

J'y vais. (*A Jean.*) Crois-moi, ne t'endors pas là-dessus; il faut tâcher de circonvenir le père Brémont, et battre le fer pendant qu'il est chaud. Le vieux ladre peut, sur le coup, avoir un moment de pudeur, et, la larme à l'œil, s'exécuter... Quoique je ne lui croie guère un œil à contenir une larme de quarante mille francs. Enfin, c'est à tenter. Il n'est pas à sa terre; il doit être à Paris... il faut partir.

JEAN.

Partir... oui...

VALETTE.

Quarante mille francs... et en pure perte! tu vois: à qui ça profite-t-il? A ses créanciers!... Mais il ne s'agit pas ici de bavarder... (*Tirant sa montre.*) Tu peux encore prendre le convoi de quatre heures: il ne faut pas le manquer... — Adieu!

JEAN.

Adieu!

VALETTE.

Tu n'as pas besoin de moi?

JEAN.

Non, non... merci!

VALETTE.

Adieu!... mademoiselle... (*A part.*) Pauvre garçon, il est tout agité, troublé!... Ah! il y a de quoi!... (*Saluant et s'éloignant par la gauche.*) Quarante mille francs!

SCÈNE X.

EMMA, JEAN.

JEAN, après une assez forte violence à ses impressions secrètes, à Emma.

Adieu, Emma!

EMMA.

Où vas-tu?

JEAN, très-agité.

Moi... que sais-je? Je vais... où m'a dit Valette... chez le père Brémont... pardieu! Tu ne trouves pas le moment bien choisi? C'est pourtant une forte idée qu'il m'a donnée là, de battre le fer pendant qu'il est chaud!... Car j'ai fait une boulette... il n'y a pas à dire... et même en pure perte!... l'autre ne me l'a pas caché... puisque ça ne profite qu'aux créanciers!... — Ah! ah! qu'à cela!... Pauvre Édouard! il fût mort endetté; sa mémoire, entourée de scandale, eût été poursuivie par les uns, outragée, calomniée par d'autres! Au lieu de cela, pas un mot ne sera dit; son nom n'éveillera que des souvenirs d'honneur... et son âme loyale aura pu s'endormir sur cette pensée, en serrant peut-être de loin la main à qui il la devait! (Tombant assis, brisé par sa douleur.) Bah! la belle affaire... et le bon billet qu'a La Châtre!... Tout ça ne donne pas quittance, mon pauvre vieux! Oui, je t'entends... tu me cries : « Et mon amitié... n'était-ce rien? Qui t'a servi de frère, à toute heure, avec un dévouement sans limite? Qui a reçu tes secrets, petits et grands... ceux de ta vie... (jetant un regard à Emma) ceux de ton cœur... et a passé près de toi, quand tu perdis ta mère, de longues journées au coin d'une cheminée, silencieux et triste? Tout cela, Jean, ça vaut pourtant bien quelques sous! » — Hein, Emma, qu'en penses-tu? Calcule... Voyons! ces milliers d'heures d'épanchement... ces élans... ces bonnes étreintes... ces sourires reflétant vos joies... ces yeux humides de vos larmes... y en a-t-il pour quinze... vingt... trente mille francs?... Dis... vois... pèse... combien le tas?... (Rappelant sa fanfare en sanglotant.) Puh! puh! puh!... Ah! qu'il m'a fait de mal! Je ne lui pardonnerai pas ça!!!

EMMA.

Jean!...

JEAN, après un silence, s'essuyant les yeux ; avec énergie.

Ah! ça... voyons, qu'est-ce que j'ai donc, moi?... Je mollis comme un enfant!... Ce sont les nerfs... vois-tu, il avait séché mes larmes trop tôt! ce n'est pas de sa faute... mais... quand on sent quelque chose là... vivement... et qu'on vient vous... — C'est fini!... (Regardant au fond à gauche) Hein? les voilà!!.. (Il va vivement au fond.) Non... ils font le tour par la pelouse! (Prenant son chapeau et redescendant vivement.) Mais ils vont être ici dans quelques minutes... et je ne veux pas qu'on m'y trouve!... — Adieu, Emma!...

EMMA, émue, faiblement.

Pourquoi partir?

JEAN.

Parce que j'ai eu tort de te parler comme j'ai fait... parce que je serais gêné avec toi... glacé. froissé avec d'autres... enfin... parce qu'il le faut!... Adieu... et sois heureuse!

EMMA.

Est-ce que tu retournes en Afrique?

JEAN, rêveur.

Non!... oh! ma foi, non!

EMMA, rassurée.

Ah!...

JEAN.

Je n'ai plus de goût à me battre... surtout contre les Arabes! Je me sens plutôt fait pour vivre avec eux, pauvres diables, sous leur tente et dans leur désert! Non! Je quitte le métier, j'achète un remplaçant!...

EMMA, à part.

Ah!...

JEAN.

Et vais de ce pas à Luce, chez mon oncle... planter, chasser, fumer... et soigner sa goutte!... Cher homme! si bon et si aimable! avec lui, du moins, mon cœur se dilate, et je n'ai pas l'air de parler hébreu!... (Lui prenant la main.) Et maintenant... oublie ce que je t'ai dit... n'est-ce pas? Oublie-le, je t'en conjure, pour que

je me le pardonne... Tout ça ne signifie rien entre nous, tu conçois!... Je n'ai jamais eu l'espoir que tu dusses être ma femme! j'ai contre moi trop de choses!... Moi, d'abord, qui ne te conviens pas; puis, toi, qui m'as toujours pris pour un frère... enfin, ton père qui ne voudrait pas d'un gendre aussi peu... pratique, comme il dit.., et il a raison, les faits concluent pour lui : pendant que tous apprennent la vie, je ne sais me plier à rien, et en reste à mes idées de collége; pendant qu'ils s'enrichissent, je m'appauvris!... J'ai su faire de moi un sergent au 54e!... beau résultat pour le prendre de haut... et aspirer à une petite main comme la tienne!... Allons, allons, tu le vois... j'ai eu là... une absence... mais la raison revient, je ne suis... je ne puis être pour toi qu'un ami... vrai, sûr!... tu le sentais bien, car tu me l'as dit!... merci... et adieu!

EMMA.

Jean!...

JEAN, après un dernier effort.

Adieu!!!...

EMMA.

Pauvre Jean!! (Il sort par le fond à gauche... Emma le regarde tristement s'éloigner. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

CHEZ LE MARQUIS, A LUCE, PRÈS CHARTRES.

Un petit salon au rez-de-chaussée, simple, mais soigneusement tenu; portes-fenêtres au fond, ouvrant sur une cour en forme de jardin; la cour fermée par un mur d'appui, au milieu duquel est une petite porte grillée, ouvrant sur une avenue; au loin, les champs. A droite du public, au premier plan, une cheminée surmontée d'une glace sans tain; près de la cheminée, un guéridon sur lequel est un buvard avec une écritoire; à côté du guéridon, une causeuse; à gauche, un petit secrétaire adossé au mur; sur le premier plan, du même côté, une table sur laquelle Guérin dispose deux couverts pour le déjeuner; au second plan, une porte latérale.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, assis dans un grand fauteuil à gauche. GUÉRIN.

GUÉRIN, entrant.

M. le duc est installé.

LE MARQUIS.

Il se trouve bien?

GUERIN.

A merveille... mais il est triste.

LE MARQUIS.

Tu nous monteras une bouteille de sauterne.

GUÉRIN.

Oui, monsieur le marquis; ce pauvre M. Édouard! Ils s'aimaient tant tous deux!...

LE MARQUIS.

Je crois qu'on ouvre la petite porte là-bas?

GUÉRIN.

Je n'ai pas entendu la sonnette.

LE MARQUIS.

Tu parles toujours...

GUÉRIN, remontant.

Tiens! c'est vrai... c'est M. Lebrun...

LE MARQUIS.

Ah! au fait... ce brave notaire, nous sommes le 15... je l'avais oublié... Il m'apporte mes espèces.

CHRISTINE, annonçant du fond.

Monsieur Lebrun! (Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE II.

GUÉRIN, LE MARQUIS, LEBRUN.

LEBRUN.

Monsieur le marquis, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE MARQUIS.

Bonjour, mon cher monsieur Lebrun. (A Guérin.) Mets toujours le couvert, toi!

LEBRUN.

Ravi de vous trouver debout; car j'ai appris, hier, chez madame votre sœur, que vous aviez eu un petit accès de goutte. Elle m'a même chargé de vous dire que si vous ne pouviez venir, demain, vous auriez sa visite.

LE MARQUIS.

Merci! je sais.

LEBRUN.

Ah!

LE MARQUIS.

Mais je me sens beaucoup mieux ce matin... c'est fini. C'est l'arrivée de Jean qui m'a guéri... mon neveu, qui est ici!...

LEBRUN.

Monsieur le duc de Rieux?... Mais j'ai eu l'honneur de le voir hier aux Étangs.

LE MARQUIS.

Il a été forcé de les quitter à l'improviste, d'aller à Paris, pour une triste démarche à la chancellerie, à propos d'une mort qui l'a bien affligé...

LEBRUN.

...Celle du jeune Édouard Brémont? M. de Barral m'en a informé ce matin, sachant que je fais les affaires du père dans le ressort d'Eure-et-Loir... — Ah! votre cher neveu est ici?...

LE MARQUIS.

Il n'avait pas le cœur à la chasse, et m'est venu par le premier convoi. Je ne l'avais pas embrassé, depuis plus d'un an... et ma joie de le revoir a été si vive, le réveil si bon... que le sang en aura mieux circulé...

LEBRUN, allant à la table de droite.

Ah! tant mieux!

GUÉRIN.

Monsieur le marquis, j'ai fini... je vais donc dire à madame Christine que le déjeuner... c'est pour...

LE MARQUIS.

Onze heures. (Guérin sort par la gauche.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LEBRUN.

LEBRUN, près du guéridon où il a placé, en les comptant, quelques espèces, billets, argent et or.

Dix-neuf cent trente-trois francs trente-trois centimes... et voici la petite quittance trimestrielle. Si vous voulez bien prendre la peine de compter.

LE MARQUIS, comptant... puis signant.

Que vous êtes aimable de vous déranger ainsi!

LEBRUN.

Par exemple! mais je m'aperçois que j'ai laissé ma serviette dans mon cabriolet, et qu'elle contient les papiers de notre état de lieux.

LE MARQUIS.

Au fait, oui; nous devions terminer cela, aujourd'hui; mais c'est que l'arrivée de mon brave Jean ne me permettrait guère d'être à vous.

LEBRUN.

Bien! bien!

LE MARQUIS.

Je ne sais pas comment, ce matin, je n'ai pas eu l'idée de vous faire demander si vous ne pourriez pas remettre...

LEBRUN.

A merveille, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je suis désolé...

LEBRUN.

Il n'y a pas de mal; en un quart d'heure, avec ma brouette, je serai de retour à mon étude : et même, mieux que cela, je n'ai chez moi qu'un rendez-vous dans l'après-midi; je vais pousser jusqu'à Solaires; la mort du jeune Édouard Brémont n'y est certes pas connue... Son père est en Suisse, à courir après quelques milliers de francs... il en a si peu!

LE MARQUIS.

Et il s'en sert si bien!

LEBRUN.

Je saurai là à quelle localité lui en adresser la nouvelle télégraphique.

LE MARQUIS.

En peu de mots... pour que ça ne lui coûte pas cher!

LEBRUN.

Ah! quel homme!

LE MARQUIS.

Ce n'en est pas un!

LEBRUN.

C'est vrai... mais c'est un client! — Nous allons prendre un jour à votre convenance.

LE MARQUIS.

Jeudi, si vous voulez?

LEBRUN, prenant son calepin et écrivant.

Jeudi, soit !... Midi ?

LE MARQUIS.

Midi.

LEBRUN.

C'est écrit.

LE MARQUIS.

Vous m'excusez, hein ?

LEBRUN.

Je vous en prie !

LE MARQUIS.

Vous êtes père... et même d'un bel enfant, qui a eu l'esprit d'avoir les yeux de sa mère ! Eh bien, supposez qu'un oncle aime son neveu... comme un fils, et vous comprendrez que je n'aurais pas, ce matin, la tête à nos affaires.

SCÈNE IV.

JEAN, LE MARQUIS, LEBRUN.

JEAN, entrant.

Mon oncle...

LE MARQUIS.

Ah ! le voici.

JEAN, saluant.

Monsieur Lebrun ?...

LE MARQUIS.

Oui, monsieur Lebrun qui veut bien remettre, en ton honneur, un rendez-vous que je lui avais donné.

LEBRUN.

Quoi de plus naturel ? — Mais onze heures sonnent, cette table vous attend. Adieu donc, monsieur le marquis ? — Je vous en prie, restez !

LE MARQUIS.

Permettez !... C'est pour cueillir une belle rose que je vois là-bas, et vous prier de vouloir bien l'offrir, de ma part, à votre charmante femme.

LEBRUN.

On n'est pas plus aimable ! (*Le marquis le fait passer, et sort avec lui par le fond, à droite.*)

JEAN, *seul.*

Ah ! j'étais brisé, ce matin, en arrivant ; mais je me trouve mieux ici. Il vous monte aux narines un bon air pur, avec je ne sais quelles senteurs de blé... de clématite (*souriant tristement*), et de côtelettes qui ne se marient pas trop mal pour le quart d'heure! Ah ! misère de l'espèce! cœur gros et estomac vide... C'est encore celui-ci qui criera le plus fort.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, JEAN, puis GUÉRIN.

LE MARQUIS, *rentrant.*

Eh bien, cher enfant, te remets-tu un peu?... (*Souriant*) As-tu quelque appétit ?

JEAN.

Je n'y comprends rien, mon oncle ; je meurs de faim!...

LE MARQUIS.

Tant mieux ! (*Avec sentiment.*) C'est un avertissement de la nature qui ne veut pas que l'homme, à ton âge surtout, s'absorbe dans une pensée de deuil ! et elle n'est en cela ni sèche, ni ingrate!... Elle sait seulement que le chagrin s'use par l'excès... et elle nous mesure les larmes, pour que la pensée qui les fait couler aujourd'hui en trouve encore demain !... (*Lui serrant la main.*) Tu me comprends bien, n'est-ce pas?... et tu ne supposes point, pour cela, que ce vieux cœur se racornisse ?

JEAN.

Ah! j'en suis si loin, qu'avec vous, tenez... c'est bizarre, une distraction, et même un éclair de gaieté n'ont rien qui me blesse... Je sais ce qu'il y a derrière !...

GUÉRIN, *apportant un plateau où sont plusieurs plats.*

M. le marquis est servi...

LE MARQUIS.

Parfait !

JEAN, à part.

Tandis que... là-bas!...

LE MARQUIS.

Allons Jean!...

JEAN.

Voilà, mon oncle...

LE MARQUIS, à Guérin.

Attends un peu, toi; mets ceci là... bien; la salade, ici; et le pâté, à droite... (à Jean) Tu conçois que c'est un naturel du pays?... « Chartres, chef-lieu de département, renommée pour sa cathédrale « et ses pâtés... » Je n'ai pas pu te servir la cathédrale; il faudra que tu te déranges; mais sans le pâté, mon déjeuner était invraisemblable! — (A Guérin) Eh bien! et le sauterne?

GUÉRIN.

Ah!... (Allant le prendre au fond.)

LE MARQUIS.

Il oubliait le meilleur...

GUÉRIN.

Le voici!

LE MARQUIS, qui est allé au-devant de Guérin.

Bien!... et maintenant, consigne générale : Je n'y suis pour personne... vous entendez, monsieur Guérin ; sans exception même pour votre seigneurie qui voudra bien n'entrer que quand je sonnerai...

GUÉRIN.

Oui, monsieur le marquis! (Guérin sort.)

SCÈNE VI.

JEAN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mais regarde donc, Jean, comme je vais et viens!...

JEAN.

Tant mieux, mon oncle!...

LE MARQUIS.

Arrive ici...

JEAN.

Voilà votre place... ce grand fauteuil..

LE MARQUIS.

Du tout! j'aime mieux celui-ci pour déjeuner... et même, si ça te gêne...

JEAN, s'asseyant.

Par exemple! C'était uniquement pour vous le laisser ; on y est à merveille.

LE MARQUIS, souriant.

Pas quand on y a la goutte!

JEAN.

Je le crois... — Quel menu! (ils sont attablés et déjeunent).

LE MARQUIS.

Tiens! Je vais peut-être laisser mourir de faim un médecin qui fait de si belles cures?... — Ah! ça, après les tristes nouvelles, donne-moi donc un peu les bonnes : que se passe-t-il de gai aux Étangs?

JEAN.

De gai?... O ma foi!... pas grand'chose, ce me semb'e ; cependant, si! Tout le monde s'y porte bien; ma tante est toujours la meilleure des femmes; mon oncle David le plus satisfait des banquiers; et il paraît qu'Achille va se marier : je ne pense pas vous l'apprendre?...

LE MARQUIS.

Non, non; ma sœur m'en a, en effet, parlé il y a trois semaines... mais à l'état de projet seulement... – Ton verre?... — C'est donc décidé?

JEAN.

A peu près, je crois; Achille me l'a annoncé hier; la jeune personne est fille unique d'un M. de Noras, archimillionnaire, dit-on... le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

De nom, oh!... oui... un grand faiseur, fort riche! — (Le servant.) Un peu de pommes de terre, hein?

JEAN.

Volontiers, elles sont exquises...

LE MARQUIS, galement.

Je crois bien!... Les pommes de terre de Christine.... c'est à mettre à l'Exposition!... — Et est-elle jolie, la future?...

JEAN.

J'ignore : elle est au couvent, jusqu'à ce que son père revienne, ces jours-ci, d'une tournée qu'il fait pour ses opérations.

LE MARQUIS.

Ah! — Et Achille est content?

JEAN.

Oui, oui; il m'a même... *énuméré* son bonheur, dans les plus grands détails!... mais, comme je n'ai pas trop la mémoire des chiffres... je ne saurais vous en mettre l'addition sous les yeux...

LE MARQUIS.

Ah! ah!... Je vois à ce peu de mots que, malgré ton court séjour aux Étangs, la révolution opérée chez le cousin ne t'a pas échappé!...

JEAN.

C'était difficile!

LE MARQUIS.

Le fait est qu'il a furieusement mordu aux chiffres.

JEAN.

Oh! je ne lui en veux pas de cela : ça convient à son père et à lui, c'est parfait. Les chiffres ne sont pas empoisonnés, et j'ai des amis dans la banque, fort sains de corps et d'esprit; ils en remuent beaucoup, mais à leurs heures, par état, par devoir!... Chez lui, c'est comme une fièvre.

LE MARQUIS, sérieux.

Ah! oui... J'ai vu poindre tout cela depuis quelques mois; j'ai même dejà laissé deviner mes impressions à ma sœur, un jour qu'il m'avait agacé les nerfs par ses divagations!... Elle m'a opposé son bon cœur. Son bon cœur! parbleu! oui; mais précisément, plus une nature est riche, et plus je crains en elle le déplacement des forces : la machine se trouble en proportion. Aussi, le voit-on deraisonner, quand sa marotte agite ses grelots dans sa tête! son esprit vif devient lourd, sa nature fine descend dans des vulgarités

inouïes d'idées et de langage!... Enfin! espérons que ce n'est qu'une heure de fièvre, comme tu dis, dont une quinine quelconque aura raison... et buvons à sa santé avec ce vieux sauterne!

JEAN.

De tout mon cœur!...

LE MARQUIS.

Tu vas voir qu'il ne s'est pas refroidi, celui-là... (Versant.) Je vais doucement, parce qu'il s'est un peu dépouillé... il n'en est que meilleur! — Exemple de charité que le vin donne à l'homme!

JEAN, après avoir bu.

Ah! oui, il est chaud.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas?

JEAN.

Oh! un fier vin!...

LE MARQUIS, lui en versant un second verre.

Allons!... laisse!... Un verre vide... c'est triste à voir; d'ailleurs, ça te fera du bien... *Bonum vinum lætificat*...

JEAN.

Ah! oui, *lætificat!* j'en ai besoin!...

LE MARQUIS.

Et puis, il faut que tu boives un peu pour deux, vu que je ne veux pas... (tâtant son genou) réveiller le chat qui dort!... (Le servant.) De la salade, maintenant, hein?

JEAN.

Volontiers.

LE MARQUIS.

Et Emma?... Tu ne m'en dis rien!... Elle a été gentille pour toi, affectueuse en te revoyant?

JEAN, gêné.

Oui... oui.

LE MARQUIS.

Oh! je le crois, car elle était avec nous dans le salon quand ta tante a reçu la nouvelle de ton prochain retour; et elle a jeté tout de suite un : « Ah! quel bonheur! » qui prouvait qu'elle ne t'avait

pas oublié!... Chère petite!... (Voyant qu'il ne mange pas.) Eh bien, est-ce que tu ne la trouves pas bonne?

JEAN, vivement.

Moi?

LE MARQUIS, gaiemon

La salade!... Tu t'arrêtes...

JEAN, embarrassé.

Non... pour boire... (Il boit)

LE MARQUIS.

Ah! — Oui, ce mouvement m'a fait plaisir... parce que, je l'avoue, j'ai quelquefois peur qu'avec les meilleures intentions du monde, son brave père, bon homme au fond, ne lui repasse aussi quelques-uns de ses travers; il peut déjà saluer son œuvre dans la personne d'Achille... qui, lui, résistera à bien des chocs, parce qu'un homme, c'est dur!... Tandis qu'avec ces petites pâtes tendres, un mauvais pli serait terrible!...

JEAN, vivement.

Oh!... je ne crois pas que ce soit à craindre!...

LE MARQUIS.

Tant mieux! ça me ferait trop de peine!... C'est ma filleule, d'abord; et puis, vrai, elle est charmante!...

JEAN, à part.

Ah! oui!...

LE MARQUIS.

Franche, spirituelle!...

JEAN, laissant sa fourchette.

Ah!...

LE MARQUIS.

Ah! ça, décidément, tu ne la trouves pas bonne?

JEAN, vivement.

Moi!...

LE MARQUIS.

La salade!... Tu la laisses...

JEAN.

Non!... Pour boire... (Il boit).

LE MARQUIS.

Ah! bien, oui; mais prends garde!... il est capiteux!...

JEAN, déjà un peu troublé.

Oh! j'ai la tête forte!...

LE MARQUIS.

Alors... attends : à sa santé!

JEAN, avec élan.

Ah! oui!!!... (Il a saisi vivement son verre, puis s'arrête, sentant qu'il vient de se trahir, et baisse les yeux, tout penaud.)

LE MARQUIS, le regardant; à part.

Tiens! tiens! (Il sourit d'abord, puis devient plus sérieux en l'observant, et en voyant le regard de son neveu traduire un sentiment plus profond qu'il ne s'y attendait. Après un assez long silence, il prend son verre. Le lui présentant) : Eh bien, Jean, trinquons?

JEAN.

Oui, mon oncle! (Jean prend le sien, le choque à celui du marquis, et le boit lentement; après quoi il le pose, et reprend sa contenance un peu gênée.)

LE MARQUIS, après en avoir fait autant, se rapprochant un peu de lui, et lui prenant doucement la main.

Ah! ça, mais!... Tu l'aimes donc?

JEAN, s'abandonnant.

Comme un fou!... Je n'en puis plus!... C'est absurde!

LE MARQUIS.

Absurde... Pourquoi donc ça?

JEAN.

Parce qu'elle ne m'aime pas, parbleu!...

LE MARQUIS.

Mais, si!...

JEAN.

Oh! d'amitié, oui... mais...

LE MARQUIS.

Bah! qui sait?...

JEAN.

Moi, je le sais!... Ça se sent bien!... et elle a raison...

LE MARQUIS.

Parce que?

JEAN.

Parce que, d'abord, son père ne voudrait pas de moi.

LE MARQUIS.

Il refuserait de faire de sa fille une duchesse de Rieux?

JEAN.

Il se moque bien d'un nom.

LE MARQUIS.

Oui, c'est vrai, je le sais... et je l'en estime presque : ne jugeant pas d'assez haut pour en avoir l'orgueil... il n'en a pas, du moins, la vanité bête. Mais la marier à un homme comme toi!...

JEAN.

Oh! un homme comme moi, mon bon oncle, n'est pas ce qu'il lui faut, et je crois qu'il a déjà fait son choix...

LE MARQUIS.

Bah!... Qui?

JEAN.

Un de mes anciens camarades, Valette.

LE MARQUIS.

Ah! le gros Valette?

JEAN.

Qui est aussi dans les affaires.

LE MARQUIS.

Et ma sœur, qu'est-ce qu'elle en dit?

JEAN.

Je crois qu'elle dit oui!...

LE MARQUIS.

Et Emma?

JEAN.

Je crois qu'elle ne dit pas non!...

LE MARQUIS.

Aïe! aïe!

JEAN.

Au fait, elle aura avec lui une voiture qu'elle n'aurait pas avec moi; les mêmes toilettes que ses amies, le même train de vie et de maison... ce à quoi elle tient beaucoup, elle ne s'en cache pas...

LE MARQUIS.

J'avais donc raison de craindre que son cœur...

JEAN, pénétré.

Non, mon oncle! Oh! son cœur... je ne suis pas bien fort; mais j'ai l'instinct que le jour où elle aimerait... son cœur ferait grand fi de tout cela!... Et c'est bien parce qu'elle a pu me dire en face qu'elle y tenait que je n'ai pas demandé deux fois mon compte!... Mais d'ici là, que voulez-vous? elle se nourrit de la cuisine paternelle... et vous savez que son père est pour le solide... Oh! le solide!... Sont-ils fiers quand ils ont lâché ce grand mot, sonnant creux dans leur bouche comme une vieille guimbarde! Solide... (s'animant.) Quoi, solide?... Qu'est-ce qui est solide? Les Bonnard? Ce n'est donc pas solide, ça?... (Il se frappe le cœur.) C'est révoltant, ma parole! — A votre santé!

LE MARQUIS.

Merci... mais prends garde!

JEAN.

Avec leur fortune!... Que diable! c'est une très-bonne chose... si elle reste derrière, pour verser le sauterne, atteler la voiture... et faire... tout ce qui concerne son état!... Eux, font de la servante la maîtresse du logis... ils se doivent à leur argent... qui les fait valeter à droite, à gauche... et, au lieu de mettre les écus dans leur poche, ce sont les écus qui les fourrent dans leur sac! Voyons, ça n'est pas écœurant de bêtise?

LE MARQUIS.

Oui... vrai fils de ton père! Mais ne t'anime pas trop!

JEAN.

Oui, je suis le fils de mon père... (prenant la main du marquis) et le neveu de mon oncle, je m'en vante!... et à votre santé!... Ça me fait penser que je n'y ai pas encore bu!...

LE MARQUIS, à part.

Il ne fait que ça... (Haut.) Prends garde, mon ami.

JEAN.

Oh! j'ai la tête forte!...—solide!...(Montrant son verre plein de sauterne.) Ce n'est pas du solide, ça... c'est du liquide... et du fameux!..

LE MARQUIS, *à part.*

Je crains qu'il ne se tape un peu...

JEAN, *après avoir bu.*

...Et chaud, et bon! Ah! Dieu! que je suis content d'être ici... mon bon oncle, allez... il n'y a que vous pour me comprendre...

LE MARQUIS.

Ses petits yeux papillotent.

JEAN.

Ah! si vous vouliez vous marier...

LE MARQUIS, *à part.*

Hein?

JEAN.

Je vous trouverais vite une femme!... — moi!

LE MARQUIS, *à part.*

Décidément...

JEAN.

Je déménagerais...

LE MARQUIS, *à part.*

C'est fait.

JEAN

Tout à l'heure, je lorgnais de la fenêtre de ma chambre (*souriant*) un petit jouet d'enfant, rose, avec trois persiennes vertes... là, juste en face de vous: je meurs d'envie d'acheter ça... de m'y installer. j'y logerais avec nos deux chiens!... Vous aimez chasser, moi aussi; fumer, moi aussi; le sauterne, moi aussi. (*Jean a pris la bouteille.*) Nous en aurions... du même... (*Le marquis la lui reprend.*) Nous mêlerions nos écus comme deux frères! (*Avec respect.*) Toujours neveu... mais frère... et riches, à nous deux, comme Crésus... (*Jean a repris la bouteille.*) Et, le soir, le besig avec le notaire... qui a une jolie femme... vous l'avez dit... Je l'ai entendu. Ah! le bon sauterne! Il est chaud... et puis... ce vague que ça vous donne... Ah! la bonne chose... *Lætificat!*...

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! saperlotte! il y est complétement. (*L'appelant.*) Jean!

JEAN, *s'endormant.*

Mon oncle...

LE MARQUIS.

Je crois que tu as un peu besoin de te reposer?

JEAN.

Du tout... du tout!... A votre santé! (Fredonnant.) « As-tu vu, la casquette ?... »

LE MARQUIS, à lui-même.

Oui... « du père Bugeaud. »

JEAN.

« Du père Bugeaud... » Ça me fait plaisir de vous serrer la main!... il y avait si longtemps!... — (Soupirant.) Ah! je suis fatigué!!!

LE MARQUIS, le regardant avec tendresse.

Pauvre garçon! — Bah! il n'y a pas grand mal... il n'a pas dormi de la nuit... ça sera un repos et une diversion à ses chagrins... car il a le cœur gros! — Le voilà endormi... et tranquille comme un petit saint... (Entendant frapper à la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est? Entrez...

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, GUÉRIN.

GUÉRIN.

Monsieur le marquis, c'est le courrier... il y a une lettre...

LE MARQUIS.

Chut!

GUÉRIN, à mi-voix.

Tiens! il dort.

LE MARQUIS.

Eh bien, oui, il dort... Pardieu! il a passé une nuit blanche... Voyons, emporte la table doucement.

GUÉRIN.

Oui, monsieur le marquis : il y a dessus la lettre : pressée... C'est pour cela que, malgré la consigne, je me suis permis...

LE MARQUIS.

C'est bon, emporte tout ça...

GUÉRIN.

Il était tout pâlot, ce matin... et il a maintenant de bonnes petites couleurs...

LE MARQUIS, à part.

Je crois bien!

GUÉRIN, appelant bas à la porte de gauche.

Christine! (Christine entre et aide Guérin à emporter la table; ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VIII.

JEAN, endormi, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Du baron de Vesles.

(Lisant.) « Deux mots à la hâte, mon cher marquis; j'ai de « graves communications à vous faire relativement à un projet « de mariage formé, me dit-on. entre votre neveu Achille et la « fille d'un M. de Noras; les détails ne peuvent être mentionnés « ici pour mille raisons, dont la première est que le temps me « manque: mais je pars, demain matin, par le convoi qui prend à « Chartres vingt minutes d'arrêt; si vous pouvez vous trouver vers « une heure à l'arrivée du train, je vous en dirai long en quelques « instants!

« Mille choses affectueuses de votre dévoué,

« BARON DE VESLES. »

Que signifie?... Ceci paraît sérieux... (regardant à la pendule.) A une heure!... Il est midi et demi!... Par les vignes, il y en a pour cinq minutes!... (Regardant à la glace sans tain.) Eh mais... qu'est-ce que je vois là-bas dans l'allée d'acacias?... Une calèche qui me fait l'effet d'être à la livrée de ma sœur!... (Il a pris une lorgnette sur la cheminée.) Parfaitement, c'est elle... avec sa fille... — Ah! parbleu! Sa voiture arrive à point nommé... et elle aussi, ma foi!... ce que me laisse entrevoir cette lettre me fait désirer qu'elle m'accompagne! (Regardant de nouveau.) Les voici! ma foi! Ce n'est pas la peine de la laisser descendre; le train n'a qu'à être en avance,

nous n'avons pas de temps à perdre! (Il a pris son chapeau, et sort par le fond à droite ; Guérin entre par la porte de gauche.)

SCÈNE IX.

JEAN, endormi, GUÉRIN, puis EMMA.

GUÉRIN, entrant, à mi-voix.

Monsieur le marquis, voilà madame David... Ah! il l'a vue... (allant à la porte du fond.) Il y est déjà. Mademoiselle Emma saute à terre... Tiens! M. le marquis monte dans la voiture.

EMMA, du dehors.

Merci, Christine, je n'ai besoin de rien. (Elle entre.)

GUÉRIN.

Mademoiselle...

EMMA.

Chut!... (à mi-voix.) Bonjour, Guérin; je sais que mon cousin dort; il ne faut pas le réveiller...

GUÉRIN.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc, que madame votre mère repart?

EMMA.

Il paraît que mon oncle a affaire, et maman le conduit; de plus mon père et mon frère sont descendus à la préfecture et doivent venir.

GUÉRIN.

Ah! M. David?...

EMMA.

Chut, donc! Il n'est pas souffrant, Jean?

GUÉRIN.

Mon Dieu! non... mais il avait passé une nuit blanche... Le chagrin... Mademoiselle sait...

EMMA.

Oui.

GUÉRIN.

Et puis, après déjeuner, les émotions, la fatigue...

EMMA.

Bien ! bien ! Bonjour, Guérin.

GUÉRIN, saluant.

Mademoiselle... (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

JEAN, endormi, EMMA.

EMMA, s'approchant de Jean.

Vais-je le réveiller ?... Maman et mon oncle m'ont dit de n'en rien faire... Mais lui m'en voudra, bien sûr, de leur avoir obéi. C'est très délicat, maintenant... (le regardant) et je ne sais, en vérité, si je n'aime pas mieux le voir ainsi ? Son trouble et son exaltation, hier, m'ont fait tant de mal !... Ah ! mon pauvre Jean ! tu peux te flatter de m'avoir empêchée de dormir ! Mais j'avais besoin de le revoir.... Et quelle chance que ce M. d'Énaud ait été forcé de partir pour l'Espagne ! Vite, alors, Achille, ne pouvant plus l'avoir pour témoin, a songé à son oncle ; il aurait mieux fait, ce me semble, de commencer par là ?... On ne s'attend guère à trouver Jean ici... Ma foi, moi, je n'en ai rien dit : j'étais trop désireuse de savoir s'il était plus calme... et s'il a écrit pour un remplaçant. Oh ! tant pis, je n'ai pour cela que quelques minutes, et je vais...

JEAN, rêvant.

Ah !

EMMA.

Il soupire !

JEAN, de même.

Édouard !

EMMA.

Édouard !... Il pense à son ami. (s'approchant.) Oh ! une larme qui roule sur son gilet ! (Elle l'esssuie avec son mouchoir.) Je n'ose plus le réveiller.. comme il a bon cœur !... et quel autre homme que ce monsieur Valette ! Pour celui-là, par exemple, il a une manière de vous apprendre la mort de ses amis... Oh ! non, jamais !

JEAN, se retournant, endormi.

Ah !

EMMA.

Comme il est agité !

JEAN, *rêvant.*

Dieu ! qu'elle est gentille !

EMMA, *s'éloignant.*

Hein ! qu'est-ce qu'il dit ?

JEAN, *de même.*

Emma !

EMMA.

J'avais bien entendu.

JEAN, *de même.*

Ma petite Emma !

EMMA.

Ah ! je m'en vais. (*Elle va à la porte et s'arrête. Silence.*) Il a l'air plus tranquille !... Je crois que je puis rester... (*Revenant.*) Seulement, il dormira pour lui apprendre ! — Ah ! tout cela est très-difficile ! Car enfin, comme dit papa, avant tout, il faut que le ménage puisse marcher. Or, j'ai beau retourner les chiffres dans ma tête, j'arrive avec peine à 31,000 francs, et nous n'en aurions que dix-neuf !... pas moyen !... — Tiens, un carré de papier !... Voyons !... Pendant qu'il dort... C'est drôle ! Je ne me suis pas trompée ?... (*Écrivant.*) 15, d'une part... 4, de l'autre, 19... là !... — et je dis 31... Estelle, qui en a 35, a une peine affreuse à joindre les deux bouts... elle m'a montré ses comptes !...

JEAN, *rêvant.*

Oh ! ce Valette !

EMMA.

Je ne mets pourtant là que le strict nécessaire.

JEAN, *de même.*

Mon oncle !...

EMMA.

Voiture, loyer, domestique... femme de chambre... cuisinière... entretien de monsieur... ça, je ne sais pas... j'ai mis 2,500 francs : ce n'est peut-être guère !... Toilette de madame, 4,000 !... Les robes sont d'un prix fou... Et les bottines, les chapeaux, les gants... Je ferai des dettes, bien sûr !... Enfin, biffons un peu... mettons : 3,000 ! et pour la voiture, au lieu de deux chevaux, (*soupirant*) met-

tons-en un. Voyons maintenant... (Additionnant) Zéro, zéro, cinq, dix, treize, dix-sept, vingt-deux, vingt-trois, vingt-cinq... Ah ! mon Dieu ! je suis débordée !...

MADAME DAVID, en dehors.

Emma !

EMMA, à part.

Hein ! Maman, déjà ?

MADAME DAVID, de même.

Emma !

EMMA, se levant.

Il ne se réveille pas !... Je ne voudrais pourtant pas partir ainsi. (Criant très-fort au moment de sortir.) Voilà, maman !... (Elle sort vivement.)

JEAN, se réveillant.

Hein ?... J'ai entendu sa voix !... (Se levant.) Non, je rêvais d'elle, je m'en souviens !

SCÈNE XI.

JEAN, DAVID, puis ACHILLE et LE MARQUIS.

DAVID.

Eh ! non, il ne dort pas.

JEAN.

Vous !

DAVID.

Je te croyais à Paris.

JEAN.

J'y suis allé, en effet ; puis, je suis revenu ici pour m'informer de la santé de mon oncle.

DAVID.

Tu as fort bien fait ... mais ta tante et ta cousine te réclament là-bas.

JEAN.

Comment ?

DAVID.

Oui... il paraît que Jeanne et le marquis sont allés au chemin de

fer, pendant que nous étions à la préfecture; et que de Rieux a à nous parler, à Achille et à moi.

JEAN.

Ma tante est ici?

DAVID.

Elle vient de rentrer, comme nous débouchions par les vignes

JEAN.

Et Emma aussi?

DAVID.

Sans doute... mais tu dormais, dit-on, d'un si bon somme!

JEAN, à part.

Hein?... Mais c'est donc elle...

ACHILLE, entrant avec le marquis.

Bonjour!

LE MARQUIS.

Jean, ces dames t'attendent sous le berceau

JEAN.

J'y vais.

ACHILLE.

Tu n'as donc pas été voir monsieur Brémont.

JEAN.

Non... j'ai changé d'avis. (Il sort par le fond.)

ACHILLE.

Tu as peut-être eu tort.

SCÈNE XII.

ACHILLE, LE MARQUIS, DAVID.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

ACHILLE.

Mon Dieu! mon oncle, je parlais à Jean de 40,000 francs bien compromis à cette heure.

DAVID.

Oui, vous ne savez peut-être pas...

LE MARQUIS.

Ma sœur vient de m'apprendre ce fait, bien regrettable à coup sûr...

ACHILLE.

Valette l'avait engagé à voir tout de suite M. Brémont père... ce qu'il n'a pas encore fait, il vient de me le dire.

DAVID.

Tout de suite ?

ACHILLE.

C'est peut-être, en effet, sa chance... Un premier mouvement; n'est-ce pas, mon oncle ?

LE MARQUIS.

Pardon, mon ami ; mais je ne donnerais, pour ma part, ce conseil à ton cousin, ni aujourd'hui ni demain.

ACHILLE.

Hein ?

DAVID.

Oh ! ça !

LE MARQUIS.

Jean n'est pas le créancier de M. Brémont. Il a plu à Jean d'obliger un ami, un camarade d'enfance, homme d'honneur et de cœur... dont il avait cent fois éprouvé lui-même l'attachement !... C'est une grande satisfaction qu'il s'est payée là dans sa vie ! Ça pouvait être sans danger... ça a tourné autrement... qu'y faire ? Il en a eu, alors, la joie... il en a aujourd'hui l'honneur... voilà tout !

DAVID.

Eh bien, Achille, je suis un peu de son avis !

ACHILLE.

Bien ! bien !

DAVID.

Mais il ne s'agissait pas de cela.

ACHILLE.

Non...

DAVID.

Jeanne a dû vous apprendre, mon cher Rieux, que le mariage d'Achille était décidé, et nous avions à vous prier...

LE MARQUIS.

Jeanne m'a tout dit, et je suis très-touché de votre bonne pensée à chacun. (Il leur serre à tous deux la main.)

ACHILLE.

C'était bien naturel, et nous avons espéré...

LE MARQUIS.

Tu ne pouvais douter, mon cher Achille, de mon concours empressé dans une circonstance aussi importante de ta vie !... Mais j'ai, sur cette circonstance même, une bien grave... et bien fâcheuse communication à vous faire.

DAVID.

Hein ?

ACHILLE.

Comment ?

LE MARQUIS.

La jeune personne que tu dois épouser est mademoiselle Laure de Noras ?

ACHILLE.

Oui.

LE MARQUIS.

La fille unique de M. de Noras...

DAVID.

...D'une très-bonne maison du Languedoc.

LE MARQUIS.

C'est cela... Philippe de Noras, il y a quelques années encore, banquier à Édimbourg ?

ACHILLE, un peu vivement.

Et, depuis, mêlé à nos plus grandes affaires financières,.. parfaitement... Eh bien, mon oncle ?

LE MARQUIS, après un regard à Achille, s'adressant à David.

Eh bien, mon cher beau-frère, c'est pour moi un pénible devoir de vous dire que ce M. de Noras est un homme...

ACHILLE, de même.

...Qui a gagné cinq ou six millions en quelques années, ce qui nécessairement a créé autour de lui des envieux, lesquels sèment sur son compte, je n'en doute pas, des médisances et des calom-

nies qu'avec les intentions les meilleures vous venez nous reproduire ici : Je vous en suis, pour ma part, très-reconnaissant ; mais mon père, qui a fait des affaires avec lui et le connaît, vous dira ce qu'il en pense !

DAVID.

Oui ! oui ! C'est un homme très-fort !

ACHILLE.

Il a eu des procès... Oh ! c'est connu.

DAVID.

Il les a tous gagnés.

ACHILLE.

L'avocat adverse l'a accablé d'injures.

DAVID.

Bah ! bah !

ACHILLE.

Le même avocat, six mois après, plaidait pour lui, et le portait aux nues !

LE MARQUIS.

Si tu ne m'avais pas interrompu, Achille, tu saurais déjà qu'il ne s'agit nullement de procès auxquels je n'entends rien ; mais de faits d'un autre ordre... faits intimes, secrets même... mais pas assez cependant, puisque je suis en mesure de te les dire... et qui font de ce Noras...

ACHILLE.

Hein !

LE MARQUIS.

Un monsieur qu'une famille comme la nôtre n'admet pas dans son sein... au titre, du moins, où tu parais si désireux de l'y faire entrer.

DAVID.

Mais qu'y a-t-il donc ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu ! une de ces misères qui nous amusent dans un mélodrame, mais qui sont moins gaies quand on les rencontre dans les bas-fonds de la vie : un homme possède un certain nom... mais c'est tout : il a peu de préjugés, 35 ans... et compte déjà dans sa vie bien des ambitions déçues... quand un compatriote...

qui l'a connu sans doute en d'assez fâcheuses passes... se souvient de lui à une heure donnée, et lui offre, à l'instant, cent mille francs et une jeune veuve : seulement, la veuve n'a pas été mariée : celui qui devait l'épouser est mort en duel, avant de réparer une faute... mais il a généreusement assuré son avenir, — en outre, une somme importante a été réservée pour être... dans quelques mois, placée sur une tête.. encore inconnue, mais déjà chère ; il ne s'agit donc pour le mari que d'apporter... un nom ; après quoi, séparation immédiate, et le lien se trouve limité dans une question d'état civil qui sauve de la honte une jeune fille égarée, et donne une position légale à un être innocent ! — Tant de bonnes actions sont faites pour toucher un cœur, et cent mille francs ne gâtent rien ! Le dit Philippe sent en lui, et avec raison, mille forces inactives... le levier seul lui manque... On le lui tend ; il l'accepte ! Le oui prononcé, on se sépare. Madame de Noras meurt bientôt en Suisse, laissant une fille... et la jeune Laure...

DAVID, *à part.*

C'est bien cela !...

LE MARQUIS.

Est remise au père... légal, à qui reviennent de droit ses baisers et les bénéfices de tutelle...

DAVID, *vivement.*

De qui tenez-vous ces faits ?

LE MARQUIS.

Du plus galant homme qui soit au monde... du baron de Vesles, (il autorise qu'on le nomme !) lequel m'a tout appris, avec mission de vous le répéter... trop respectueux des nôtres pour laisser le petit-fils de son ami le duc de Rieux se constituer le gendre d'un pareil personnage !...

ACHILLE.

Et ces renseignements, qui les lui a donnés ?

LE MARQUIS.

Celui qui en a été le truchement !

ACHILLE.

Belle caution ! Ne peut-il mentir ?

LE MARQUIS.

Je dois voir, ces jours-ci, les actes notariés, dont les dates concordantes et les clauses particulières contribueront à m'édifier...

ACHILLE.

Je vous suis très-reconnaissant de la peine que vous voulez bien prendre, mon oncle ; mais tout cela est très-délicat !... On se croit fort bien renseigné, tel détail échappe... qui modifie l'aspect des choses...

LE MARQUIS.

Mais...

ACHILLE.

Et, après, s'il y a erreur.

DAVID.

Ah ! s'il y a erreur, alors...

ACHILLE.

Alors, M. de Noras, justement blessé de se voir ainsi en suspicion... pourra vouloir rompre... — Grand merci, je ne me soucie pas...

DAVID.

Diable ! diable ! Achille ! un instant ! tu vas comme un cheval échappé...

ACHILLE.

Permettez, mon père !

DAVID.

Permets à ton tour.

LE MARQUIS, s'éloignant d'eux en souriant de leur désaccord.

Entendez-vous ! (Il passe à droite.)

DAVID.

Tout cela est très-grave !

ACHILLE, très-agité.

Mais oui !

DAVID.

Tu sais, je ne suis pas excessif. — Rieux, ne vous en allez pas !...

LE MARQUIS, s'asseyant à droite.

Je ne m'en vais pas.

DAVID.

J'ai dans tout cela, tu le conçois, un intérêt au moins égal au tien... par l'importance des affaires que j'avais en vue...

ACHILLE.

Parbleu! moi aussi! j'avais une part dans ses aloès et dans ses houilles du vieux Condé.

DAVID.

Je me moque bien de tes aloès! Crois-tu que si, demain, ton oncle avait malheureusement, comme je le crains, la preuve...

ACHILLE.

...De quoi? de faits qui remontent à quinze, vingt ans? A tout prendre, est-ce que ce passé m'appartient?

DAVID.

Pour des affaires pareilles...

ACHILLE.

Tant que la loi n'a pas frappé un homme, je n'ai pas à regarder dans sa vie! C'est vous-même...

DAVID.

C'est moi-même... Distinguons... tu dépasses...

ACHILLE, *s'animant.*

La loi l'a-t-elle atteint? Non; eh bien, je ne connais que ça, moi, la loi, c'est mon credo... le vôtre, vous me l'avez dit cent fois... — car c'est vous-même...

DAVID.

C'est moi-même... en affaires, oui!

ACHILLE.

Pourquoi plus qu'ailleurs?

DAVID.

Pourquoi?... Parce que... tu ne comprends pas...

ACHILLE.

Non.

DAVID.

Parce que sous mon toit, dans ma vie privée, ma famille, mes foyers, je suis rigide!

LE MARQUIS, *à part.*

L'autre est logique!

DAVID.

C'est l'arche sainte, ça... N'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, oui!

DAVID.

Dans mon cabinet, en affaires... c'est autre chose, une autre manière de voir, de procéder. (Au marquis.) N'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Ah! pardon!

DAVID.

Hein?

ACHILLE.

Une autre manière? Blanc ici, noir là; l'arche sainte, votre cabinet! Vous avez des distinctions.... C'est donc une question de localité? On s'y perd!

LE MARQUIS, à part.

C'est le mot!

ACHILLE.

Les affaires? Je ne fais pas un mariage d'amour, je mentirais en le disant... Je fais un mariage de raison, de position, d'ambition, soit!... une affaire, enfin... et une très-belle qui se traite aussi dans un cabinet... de notaire; et je n'ai pas envie...

DAVID.

Je n'ai pas envie, moi, d'avoir à la maison, si tout cela est vrai, un beau-père... qui ne sera pas un beau-père!...

ACHILLE.

Eh bien, après, quoi?

DAVID.

Comment, quoi?

LE MARQUIS, à part.

Il est distancé!

DAVID, au marquis.

Ne l'écoutez pas... il est monté... il ne pense pas ce qu'il dit...

ACHILLE.

Est-ce que tout ça me regarde? Qu'est-ce que ça me fait?

DAVID.

Mais ça me fait beaucoup, à moi!

ACHILLE.

Je me marie, je fais mes affaires... je vis à ma guise et ne m'inquiète pas du reste! C'est la fille que j'épouse, voilà tout!

DAVID, *éclatant comiquement.*

Voilà tout! Mais l'autre tient le pan de sa robe, enragé! (*au marquis*) (car il ne réfléchit pas, ma parole!) — et dès que tu aurais épousé sa fille... qui ne serait pas sa fille, nous aurions, tous les dimanches, à table, un monsieur qui ne nous serait de rien... qui aurait vendu son nom cent mille francs!... et qui vivrait dans notre intimité, comme beau-père, parent, allié des uns et des autres... et il faudrait encore le mettre à droite de ma femme, hein?... de ta mère, sapristi!

ACHILLE.

Eh bien! on lui ferait comprendre, alors...

DAVID.

Allons, voyons, tais-toi! tu n'as plus ta tête!

SCÈNE XIII.

ACHILLE, DAVID, JEAN, LE MARQUIS.

JEAN.

Mon oncle, le temps se couvre, et ma tante désirerait partir; ces dames sont déjà en voiture. (*Le marquis sort par le fond.*)

DAVID.

Bien. — Allons, Achille, devant ton cousin... prends garde!... un homme comme toi, avec les idées que tu as!...

ACHILLE.

Que j'avais... et que je n'ai plus, Dieu merci!... et grâce à vous!... Mais vous, vous y revenez maintenant... Vous me tiraillez en sens inverse... J'aime mieux, alors, être comme Jean.

JEAN, *qui a remonté avec le marquis, revenant.*

Hein?

DAVID, *bas.*

Veux-tu te taire! (*Haut.*) Jean est un garçon que je trouve...

ACHILLE.

Roide... excessif, carré.

DAVID.

Qui est-ce qui a dit ça?

ACHILLE.

C'est vous-même.

DAVID.

Du tout!... (A Jean.) Ne le crois pas!

ACHILLE.

Ah! vous ne m'avez pas dit cent fois qu'il était...

DAVID, vivement.

...C'est-à-dire que parfois peut-être... sur certaines petites questions... mais sur les grandes...

ACHILLE.

Quoi? Les petites... les grandes... où est la nuance?

DAVID.

La nuance... tu ne comprends pas.

ACHILLE.

Non! et il a raison d'être carré.

DAVID.

Oui, il a raison... et je l'aime et l'estime... (à Jean.) Tu le sais. (A Achille.) Viens!

ACHILLE.

C'est vrai... n'est-ce pas, Jean? il faut être Turc ou Grec.

DAVID.

Quoi! Turc ou Grec!.. (entraînant Achille.) il divague... Voyons, viens! (Ils sortent par le fond, à droite.)

SCÈNE XIV.

JEAN, puis LE MARQUIS.

JEAN.

Que s'est-il donc passé? — Allons, écrivons vite pour ce remplaçant, puisque je l'ai promis à Emma. Soyons homme, et résignons-nous à être franchement son ami, car elle a été là, avec sa mère, bien gentille pour moi.

LE MARQUIS.

Jean ? (il est venu à lui, en lui tendant la main.)

JEAN.

Quoi, mon oncle ?

LE MARQUIS.

Il était donc bien malheureux, ce pauvre Édouard ?

JEAN.

Ma tante vous a dit ?...

LE MARQUIS.

Ce qu'elle n'avait plus lieu de tenir secret, puisque d'autres l'avaient appris... et ce dont tu ne veux pas parler au père.

JEAN.

Mon oncle...

LE MARQUIS.

Tu fais bien !.. Reste, cher enfant, reste, quoi qu'on te puisse dire, dans cette bonne voie où le cœur parle en maître !... et si, quelque jour, ses élans te mettent à la gêne... viens chez ton vieil oncle... nous couperons le pain en deux... et ce n'est pas moi qui serai à plaindre ! — mais tu voulais écrire, je crois ? que je ne te dérange pas.

JEAN.

Je cherchais, en effet, du papier..

LE MARQUIS.

Attends. Je vais te donner ton affaire... (prenant un petit carré de papier). Qu'est-ce que c'est que ça ?... des chiffres... (le lui tendant), tu as fait des comptes ?

JEAN, le prenant.

Moi ? J'ai dormi là-bas...

LE MARQUIS.

Je ne vois plus de papier...

JEAN.

C'est l'écriture d'Emma.

LE MARQUIS, prenant le papier.

Bah ! — Ah ! j'ai fait mettre les deux cahiers dans ta chambre...

JEAN.

Merci ! — alors, je vais écrire là-haut... (s'en allant par la gauche, un peu surpris). Comment, elle faisait des chiffres... là...

LE MARQUIS, qui a jeté les yeux sur le petit carré de papier.

Eh ! mais...

JEAN, s'éloignant.

Au lieu de me réveiller... de causer.

LE MARQUIS.

Jean !

JEAN, de la porte.

Mon oncle ?... (Il s'arrête).

LE MARQUIS.

Viens donc. — Es-tu fort sur les rébus ?

JEAN.

Les rébus ?... Non... pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est qu'en voici un qui me paraît assez intéressant... Arrive donc ici !... Tout à l'heure, ma sœur me disait qu'hier, Emma, pour la première fois de sa vie, lui avait démandé ce qu'elle aurait en dot : sa mère lui a répondu : 300,000 fr. et je vois ici, à gauche : 300,000 ; puis en regard : intérêts : 15,000.

JEAN.

Oui...

LE MARQUIS.

Aujourd'hui, pendant la route, elle lui a demandé ce que tu avais eu à ta majorité... sa mère lui a répondu que tu avais eu 120,000 fr., mais que tu venais très-probablement d'en perdre 40,000... et je vois ici, à droite : 120,000, moins 40, reste 80,000, et en regard, intérêts : 4000 francs.

JEAN.

C'est vrai !

LE MARQUIS

Oh ! c'est calculé en vraie fille de banquier !

JEAN.

Que signifie ?

LE MARQUIS.

Enfin, au milieu... (Ici, Jean, il faut du calme !) Je vois une petite addition, ainsi établie : 1° : 15,000 (Parlé.) Ce sont les revenus de sa dot...

JEAN.

Oui...

LE MARQUIS.

2° : 4,000. — Ce sont les revenus de la tienne...

JEAN.

Oui...

LE MARQUIS.

Ensemble : 19,000 !

JEAN, regardant, très-ému.

Ensemble ?

LE MARQUIS.

Ensemble! oui, le mot est... chatoyant, je l'avoue !

JEAN.

Comment ? Elle aurait eu un instant l'idée...

LE MARQUIS.

Un instant? Regarde donc, plus bas, tous ces petits chiffres raturés... rognés...

JEAN, regardant, appuyé à l'épaule de son oncle.

Hein ? oui...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire qu'elle s'est mis l'esprit à la torture pour amener son budget à ce chiffre fatal.

JEAN.

Comment?

LE MARQUIS.

Mais sans y réussir.

JEAN.

Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS.

Le sien est de : 31,000 ! (Parcourant.) Elle a pourtant bien biffé ! Elle a retiré un cheval de la voiture !

JEAN, joyeux.

Elle a retiré un cheval ?

LE MARQUIS.

Là ! -

JEAN.

Oui... (Lisant.) « A un cheval, par mois : 500 fr. » — Ah ! que c'est gentil !

LE MARQUIS, regardant toujours.

Oh! ceci est plus beau : elle a retranché 1,000 fr. de sa toilette!

JEAN.

Je ne veux pas!

LE MARQUIS.

Et elle n'a pas touché à la tienne!...

JEAN.

La mienne! Est-ce que j'ai besoin de rien?

LE MARQUIS.

Parbleu! L'amour n'est pas frileux, hein? Elle n'a donc pas vu ces dessus de portes?

JEAN.

Ah! mon oncle! j'ai des bourdonnements dans l'oreille... Je ne sais pas ce qui me passe devant les yeux!

LE MARQUIS.

Des bluets, des barbeaux, connu!

JEAN.

Et c'est là qu'elle a songé... pendant que je dormais... imbécile!... Oh! mais ces 32,000 francs... (Allant et venant, à son oncle. 31, 32... il me les faut absolument! Je veux qu'elle ait ses deux chevaux... et qu'elle ne touche pas à sa toilette! Ah! bien!

LE MARQUIS.

Calme-toi!

JEAN.

Je ne peux pas!

LE MARQUIS.

Il le faut, morbleu!... tout n'est pas fait!

JEAN.

Je ferai le reste! (Il repasse à droite).

LE MARQUIS.

Son cœur raisonne... elle compte...

JEAN.

...Sur moi... oui!

LE MARQUIS.

Et je ne veux pas de ça!

JEAN.

Mais, qu'inventer, mon Dieu? Je vais faire comme Valetto! Aller là-bas, sur le tremplin.

LE MARQUIS.

Le tremplin...

JEAN.

Travailler les Bonnard!

LE MARQUIS.

Les Bonnard?...

JEAN.

Faire des ventes, des achats... le balancier... et fumer des colonnes sous les... (se reprenant) des cigares sous les colonnes!

LE MARQUIS, riant.

Ah! ah!.. il est lancé... — Impossible.

JEAN, s'asseyant à gauche.

Voilà de ces moments où on comprend...

LE MARQUIS, gaiement.

Robert le Diable? et son rameau!... (Lui frappant doucement sur l'épaule.) Commence par lui obéir, va écrire pour ton remplaçant... et ne t'occupe pas du reste.

JEAN, se levant.

Vous me feriez gagner les 32,000 francs?

LE MARQUIS.

Je ferai mieux, j'espère!... (lui montrant le papier) Je ferai d'abord biffer le dernier cheval...

JEAN.

Non!

LE MARQUIS.

Brûler ensuite cinq ou six robes...

JEAN.

Jamais!...

LE MARQUIS.

Et descendre son petit budget à nos dix-neuf mille francs.

JEAN.

Non, mon oncle!...

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Le piéton passe à quatre heures; veux-tu demain, en arrivant aux Étangs, n'avoir pas satisfait à sa première demande?

JEAN.

Oh! si!...

LE MARQUIS.

... Demande sérieuse, celle-là, tendre, charmante, qui l'intéresse... plus que son cheval, va... et ne l'intéresse pas seule, ingrat!...

JEAN.

Oui, oui. J'y vais tout de suite, vous avez raison... je veux que ma lettre parte aujourd'hui même... pour elle, pour vous... pour moi, peut-être!... Je monte.

LE MARQUIS.

Moi, les émotions de cette journée m'ont assez agité (il sonne à la cheminée) et je vais, selon mon habitude, m'étendre un peu là, à l'orientale... pour faire mon kief!...

JEAN, revenant lui serrer la main.

Je vous souhaite de bons rêves, mon oncle!

LE MARQUIS, s'étendant sur la causeuse.

Oh! les bons rêves!... c'est pour ton âge, brigand!... (A son domestique, qui parait à la porte du fond.) Guérin, je m'enferme; tu entreras dans une heure.

GUÉRIN.

Oui, monsieur le marquis. (Jean gagne joyeux la porte de gauche; Guérin sort, fermant sur lui celle du fond; le marquis échange un dernier signe d'adieu avec Jean. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

MÊME DÉCOR QU'AU DEUXIÈME ACTE.

SCÈNE I.

MADAME DAVID, LE MARQUIS.

Au lever du rideau, madame David est assise à gauche. Le marquis est debout près d'elle.

MADAME DAVID.

Moi qui espérais le voir revenir ce matin, avant déjeuner ! Qui peut le retenir à Paris, et qu'est-il allé y faire ?

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que sais-je ? déplacer sa mauvaise humeur... se distraire, peut-être : il n'y a pas de mal.

MADAME DAVID.

Jean ne sait rien de tout cela ?

LE MARQUIS.

Non : ton mari lui a dit, ce matin, à notre arrivée, que son cousin était parti pour affaires.

MADAME DAVID.

Tant mieux !... Il aurait de lui, à cette heure, une triste opinion ! Ah ! j'ai l'âme navrée...

LE MARQUIS.

Voyons, Jeanne, du calme. Achille a quitté les Étangs, hier, après une discussion fâcheuse qui avait commencé sous mes yeux, à Luce : je comprends que tu en sois troublée ; mais, en somme,

ton mari a tranché la question par une lettre très-convenable, très-nette à M. de Noras, et Achille n'epousera pas cette jeune personne sans votre consentement. Il n'y a donc pas, comme on dit, péril en la demeure.

MADAME DAVID.

Oh! ce n'est pas là ce qui m'occupe! l'intérêt pour moi est plus haut; il est dans le cœur de mon enfant. Si le malheureux a perdu le respect des siens et de lui-même, que m'importe le reste? Son père peut mesurer aujourd'hui le chemin qu'il a fait, en traitant les autres de rêveurs et de songe-creux!... On se sent fort et maître de soi par une longue pratique des choses, des principes éprouvés, une raison solide; et on part de là pour attirer un fils de vingt ans sur le terrain douteux des doctrines commodes... des morales à deux faces, austères à droite, faciles à gauche!... Mais ce fils, lui, n'a pas votre raison; sa lumière n'est que là... éclairant tout du même jour!! Vous l'avez faussée sur un point... et tout est devenu ténèbres!... Ah! David! (se levant) David! s'il faut que cet enfant-là soit perdu pour moi... je ne vous pardonnerai de ma vie!

LE MARQUIS, vivement.

Jeanne, prends garde! la douleur t'egare, et tu deviens injuste : Achille, d'abord, n'est pas perdu; c'est un écervelé, buté à une idée ambitieuse, et qui, dans sa marche de casse-cou, perd de vue des choses capitales, c'est vrai; mais son impétuosité même me pousse à l'indulgence, il va trop vite pour aller son pas... qui se règlera plus tard; son père, maintenant, y aidera. Et, à ce propos, je ne saurais trop te prier d'être, vis-à-vis de David, ménagère de reproches: il a poussé son fils trop tôt, c'est mon avis, et surtout trop vivement dans un milieu qui demande, à mon sens, moins de jeunesse et d'ardeur que d'expérience et de calme; mais, combien sont excusables ces erreurs du père de famille, chargé du soin, du poids de tant d'existences si chères! Les entraînements, pour être nobles, n'en sont que plus dangereux, c'est vrai... et il faut bien les signaler!... Mais aussi ne pas oublier que leur premier mobile fut une vertu, la sage prévoyance. Seulement, chemin faisant, on a pris *le plus* pour *le mieux* et on s'est cru au-dessous de sa tâche, si l'on n'a pas doré

la cage où reposent les oiseaux : la prévoyance, alors, ainsi outrée, est devenue une manie insatiable, la saine activité une fièvre que l'on continue à caresser comme un devoir... et si consciencieusement, tu le vois, qu'on veut l'inoculer à son fils !

MADAME DAVID.

C'est bien cela !...

LE MARQUIS.

Oui... là est le mal; mais il est loin d'être sans remède. Je le répète, David y aidera, le choc d'hier l'a éclairé; et la naïve énergie de son mécompte m'a inspiré pour lui un véritable surcroît d'attachement... surtout quand je l'ai vu briser, en une minute, des intérêts considérables devant le respect qu'il te porte !...

MADAME DAVID, lui serrant la main.

Merci !... Tu me fais du bien. — Pauvre Louis !... oui, il m'aime, je le sais; et tu as raison, peut-être ai-je été, depuis hier, un peu dure envers lui; mais c'est que, vois-tu, je souffrais trop; l'idée que mes enfants peuvent déchoir me trouve sans force ! — Ce matin, je suis allée à la basse messe, toute seule... je me sentais trop triste pour emmener Emma... et j'ai bien fait, car j'ai pleuré tout le temps dans mon livre...

LE MARQUIS, lui serrant la main.

Pauvre fille !

MADAME DAVID.

Ah ! j'ai bien prié Dieu de me rendre mon Achille tel qu'il était autrefois : noble, aimant. Il est si jeune, qu'un souffle d'en haut, une bonne pensée peuvent suffire ? qu'il me revienne léger, fou... ça m'est égal ! j'aime mieux cela que de le voir..... raisonnable, comme on l'entend.

LE MARQUIS.

Voici Emma.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, MADAME DAVID, EMMA.

MADAME DAVID, à Emma.

Où est ton père ?

EMMA.

Sur la terrasse ; il a un peu de migraine.

MADAME DAVID, bas au marquis.

je vais le guérir, j'espère.

EMMA, à sa mère.

Mais qu'est-ce que papa vient de m'apprendre?... Le mariage d'Achille menacé de se rompre; et il ne veut pas m'en dire la cause!... Maman, il faut pourtant que je la connaisse? On me prie d'être sur la réserve avec mademoiselle de Noras... quelle réserve? Elle vient demain, et je serai très sotte.

MADAME DAVID.

Elle ne viendra pas, vu que j'ai écrit à son institutrice que nous étions forcés de passer la journée au château de Jouy.

EMMA, vivement.

Ces dames Langlois sont de retour?

MADAME DAVID.

Elles sont à Paris, depuis avant-hier, et on les attendait ce matin à Jouy.

EMMA, de même.

Est-ce que Berthe sait le mariage d'Achille?

MADAME DAVID.

Hein?... Le mariage d'Achille... pourquoi veux-tu?... elle arrive d'Italie... Dieu! quel enfant! qu'est-ce que cela te fait?

EMMA.

Ça lui fera peut-être quelque chose, à elle!

MADAME DAVID.

Allons, c'est bien!

EMMA.

Qu'est-ce que vous avez donc? Vous n'êtes pas bonne, ce matin.

MADAME DAVID, l'embrassant.

Si!... (Au marquis.) Adieu!... (A Emma.) Sur la terrasse, dis-tu?

EMMA.

Papa? oui. (Madame David sort, le marquis l'accompagne jusqu'au fond.)

SCÈNE III.

EMMA, LE MARQUIS.

EMMA.

Oh! Achille est parti hier, Jean se cache je ne sais où depuis le déjeuner; ça n'est pas gai ici, aujourd'hui.

LE MARQUIS, l'observant.

Et puis, M. Valette est à Paris.

EMMA.

Ah! Dieu! qu'il y reste!

LE MARQUIS.

Ta! ta! ta!... On m'a dit...

EMMA.

Ah! mon oncle, ne me taquinez pas; je suis déjà assez nerveuse.

LE MARQUIS, à part.

Tiens! tiens! (Haut.) Pourquoi donc ça?

EMMA.

Je n'en sais rien. — Est-ce fini, cette affaire de remplacement?... car il ne dit rien.

LE MARQUIS.

Jean?

EMMA.

Oui.

LE MARQUIS.

Oh! ce n'est pas douteux, puisqu'il a écrit.

EMMA.

Ah! — Eh bien! maintenant qu'il va être libre, vous devriez bien lui rappeler ce que mon père lui a offert dans le temps...

LE MARQUIS.

Quoi?

EMMA.

De le faire entrer dans un conseil d'administration de quelque

entreprise industrielle : avec son nom, ce serait très-facile; dans ces conseils-là, je l'entendais dire à papa, on est très-friand de grands noms... honorables.

LE MARQUIS.

A quoi bon?

EMMA.

...S'il songe, un jour, à s'établir,... à se marier... il y a un traitement attaché à ces places-là...

LE MARQUIS.

Ah! oui... (A part.) Elle ne perd pas de vue son petit budget.

EMMA.

Et ça vient bien en aide!...

LE MARQUIS.

Oui.

EMMA.

Oui!

LE MARQUIS.

Oui... oui... (A part.) Elle cherche à se retourner... mais pas dans le bon sens.

EMMA.

Vous avez beaucoup d'autorité sur lui; dites-lui donc ça comme de vous!

LE MARQUIS.

Ça serait parfaitement inutile : il connaît là-dessus mes idées, et sait qu'il me répugne autant qu'à lui de voir un nom rapporter des écus. On fait argent de sa tête, quand on a de l'esprit... de ses bras, s'il le faut; l'un est noble, l'autre n'est pas moins digne!... mais le nom, vois-tu, chez nous, ça se garde... pour être donné, un jour, à celle qu'on aime... gratis, ainsi qu'on l'a reçu. — Après ça, si tu veux, je le lui dirai de ta part.

EMMA, réfléchie.

Non!... je comprends!

LE MARQUIS, à part, la regardant en souriant.

C'est un petit instrument faussé... mais il suffit de toucher un peu la note.

SCÈNE IV.

EMMA, LE MARQUIS, DAVID.

DAVID.

Emma, ta mère te demande.

EMMA.

J'y vais... Oh! comme la promenade vous a fait du bien!

DAVID.

Oui,.. va!

EMMA.

Vous étiez pâle... soucieux...

DAVID.

Va, va, chère enfant!

LE MARQUIS, à part, souriant.

Pauvre David!... sa migraine... (Emma sort.)

SCÈNE V.

DAVID, LE MARQUIS.

DAVID, venant vivement à lui.

Rieux! vous avez parlé de moi à Jeanne... j'en suis sûr!... Elle vous quittait quand elle est venue me rejoindre, m'embrasser... et j'ai senti sa bonne main serrer la mienne : vous lui avez parlé... vous m'avez défendu, hein?

LE MARQUIS.

Eh bien! oui... j'ai cru voir qu'elle vous en voulait un peu...

DAVID, à part.

Un peu!

LE MARQUIS.

J'ai tenu, alors, à rectifier en elle quelques petites erreurs... nous avons causé de vous... (Lui serrant la main.) Je lui ai dit ce que j'en pensais... (Souriant.) Et ça ne vous a pas nui...

DAVID, lui saisissant vivement la main.

Ah! Dieu! que vous m'avez fait de bien, vous, allez!... J'avais besoin de ça!... Je n'ai pas vécu depuis hier!... D'un côté, mon fils que je trouve en défaut; de l'autre, ma femme dont la tendresse semble m'échapper! Sa tendresse... à elle... ma chère, ma noble Jeanne! Toute ma vie, mon ami!... mon bonheur, mon orgueil!

LE MARQUIS.

Eh bien! vous voyez...

DAVID.

Oui, je vois, aujourd'hui... et grâce à vous!... Mais cette nuit, je ne voyais rien... que la lune, éclairant tristement mon parc, ma plaine et mes bois à l'horizon; et je les aurais tous donnés de bon cœur, allez, pour le baiser de tout à l'heure et la poignée de main que je vous dois! Cher marquis!... Ah! oui, vous m'avez fait du bien!... Comment jamais reconnaître?... (Avec un sourire ému.) Demandez-moi donc quelque chose, hein? Vous me ferez plaisir; mon sang... ma vie! Ah! c'est bien à vous, allez!...

LE MARQUIS, après un silence.

Hum... J'aurais grande envie de vous demander quelque chose.

DAVID, joyeux.

Allons donc?

LE MARQUIS.

Et vous verriez que je vais à ce qu'il y a de mieux!

DAVID.

Allez vite!

LE MARQUIS.

Eh bien... je vous demande votre fille pour Jean?

DAVID.

Hein? Emma... pour son cousin?

LE MARQUIS.

Ah! vous voyez; déjà...

DAVID.

Non!

LE MARQUIS.

Si! je m'y attendais! C'est toujours comme cela: « Demandez-« moi mon sang, ma vie! »

DAVID.

Mais...

LE MARQUIS.

On vous les demande... et...

DAVID.

Eh! non! non! Voyons... d'abord... je vous la donne... là!... Mais maintenant, causons.

LE MARQUIS, souriant.

Très-bien! Je vous écoute

DAVID, à part.

C'est singulier! (Haut.) Mon Dieu! mon ami, primo...

LE MARQUIS.

Diable! Il y a donc un secundo? Primo, vous êtes engagé...

DAVID.

Engagé... pas tout à fait; pourtant, il y a quelque chose... oui...

LE MARQUIS.

Avec M. Valette...

DAVID.

Vous savez?

LE MARQUIS.

Mais sous la réserve, sans doute, qu'il obtiendra le consentement d'Emma?

DAVID.

Certes!

LE MARQUIS.

Donc, si Emma préférait Jean, le primo se trouverait anéanti? Passons au secundo.

DAVID, à part.

Que signifie?... (Haut.) Qui vous fait supposer qu'elle le préfère? — Est-ce que vous avez sur ce point quelque donnée?

LE MARQUIS.

Peut-être...

DAVID.

Hein?... Déja ce matin, je serai franc, à propos précisément de Valette, j'ai été assez surpris, je l'avoue, de l'entendre me

demander si sa mère et moi n'avions pas autrefois pensé à Jean.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

DAVID, *affectueusement.*

Il est bien vrai que plus d'une fois, en effet, il en fut parlé entre nous deux ; (*Prenant la main du marquis*) et je suis fort à l'aise, mon cher Rieux, pour traiter ces questions avec vous. Outre notre tendresse et notre estime qui ne sont pas douteuses, Jean a un nom, une couronne de duc, et une valeur personnelle qui tiennent en tout ceci sa fierté hors de cause, et le mettent à portée de plus brillantes alliances ; j'ajouterai... et je m'en accuse, que ses qualités même, un peu chevaleresques, sont peut-être ce qui m'a souvent effrayé en lui... et fait porter les yeux ailleurs. Bref, j'avais d'autres idées !... mais si Emma y voyait son bonheur, je tiendrais avec joie, croyez-le, la parole que je viens de vous donner.

LE MARQUIS.

Merci !

DAVID.

Seulement, êtes-vous bien sûr qu'elle l'y voie ?...

LE MARQUIS.

Je ne suis sûr de rien, mon ami, que de l'amour de Jean !... Quant à elle, j'espère !... (*L'observant.*) Mais vous, vous semblez douter : pourquoi ?

DAVID.

Mon Dieu ! le voici : je ne sais trop si la scène de Luce avait, ce matin, agi sur mes idées. Ce qu'il y a de sûr, c'est que mon accueil à l'ouverture d'Emma fut loin d'être décourageant ; et je ne trouvai pas en elle cet élan du cœur qui donne la mesure du bonheur qu'on éprouve... et que naguères je ressentis, je m'en souviens, au premier mot d'espoir que me dit mon père, quand je lui parlai d'épouser Jeanne !...

LE MARQUIS.

Vous étiez très-épris, et déjà éclairé par la vie !... Emma est vis-à-vis d'elle-même dans toute sa fleur d'ignorance ; la lumière et l'amour sommeillent là... sous une petite couche d'idées pratiques, prudemment étendue par la main paternelle...

DAVID.

Un regard en aurait vite raison.

LE MARQUIS.

Chez un homme, oui... comme Achille, par exemple!... Mais un cœur de jeune fille ne donne accès qu'à une flamme plus délicate... qui demande plus de temps. Mon avis est donc de lui en accorder, en ayant soin nous-mêmes de le mettre à profit; ce sera, de ma part, sans pression aucune, je vous le jure, car nul ne sait mieux que moi qu'une erreur ici ferait deux malheureux!

DAVID.

Je vous laisse carte blanche, mon brave Rieux, et de grand cœur!

LEBRUN, *entrant*

Mille pardons, si je pénètre sans me faire annoncer.

SCÈNE VI.

LEBRUN, DAVID, LE MARQUIS.

DAVID.

Monsieur Lebrun! Par quel heureux hasard?

LEBRUN.

J'avais un mot à dire à monsieur le marquis, que je savais aux Étangs; et, dans ma tournée, j'ai pris la liberté...

DAVID.

Parfait!... Vous dînez avec nous?

LEBRUN.

Impossible!... mille grâces...

DAVID.

Bah!

LEBRUN.

Je n'ai que dix minutes à moi; mais j'avais à cœur...

DAVID.

Désolé : c'est bien sans façon, au moins?

LEBRUN.

Tout à fait.

DAVID.

Je vous laisse. — Adieu, Rieux... Je vais voir Jeanne !... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

LEBRUN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce, mon cher monsieur Lebrun ?

LEBRUN, venant vivement à lui.

Je n'ai, je vous l'ai dit, que peu de minutes à moi... et vous permettrez que j'aille droit au fait : le père Brémont... est mort.

LE MARQUIS.

Le fils...

LEBRUN.

Et le père

LE MARQUIS.

Le père aussi ? — Allons, bon !

LEBRUN.

...Il y a huit jours, en Suisse, où le vieil avare, pour avoir voulu s'épargner un guide, est allé rouler au fond de je ne sais quel trou... d'où quelques joyeux touristes l'ont repêché, le lendemain... (d'un ton léger) parfaitement occis.

LE MARQUIS.

Voilà votre oraison funèbre ?

LEBRUN.

Oh ! vous savez, nous sommes convenus que ce n'était pas un homme; ce n'était même qu'un triste client, et j'en fais mon deuil ! surtout...

LE MARQUIS.

Vous riez ?... Je connais quelqu'un qui y perd, peut-être, quarante mille francs... (à part) si tant est que le père eût accepté la dette.

LEBRUN.

Et moi je connais quelqu'un qui y gagne quatre millions!... Il pourra rendre les quarante mille francs à l'autre... de la main à a main.

LE MARQUIS.

Comment? de la main...

LEBRUN.

... A la main. (Il met en souriant sa main droite dans sa main gauche.)

LE MARQUIS.

Eh! qui? Ce Brémont n'avait qu'un fils.

LEBRUN.

Oui; mais...

LE MARQUIS.

Quelque neveu... cousin?

LEBRUN.

Non.

LE MARQUIS.

Un étranger?

LEBRUN.

Oui!

LE MARQUIS.

Un étranger?... Voyons... dites, que signifie?...

LEBRUN.

Eh bien!... Cela signifie que j'étais allé, ce matin, pour affaires chez M. de Barral, où son fils, le consul, en me parlant de la mort de ce pauvre M. Édouard, venait de me raconter la touchante et généreuse conduite du jeune duc de Rieux... lorsqu'une dépêche de son chancelier lui apprit que le jeune Brémont, avant de mourir, avait... par un sentiment de reconnaissance et de tendre délicatesse, constitué votre cher neveu son légataire universel!... Or, le père étant décédé trois jours avant son fils, et le code voulant que le mort saisisse le vif, le jeune testateur, à l'heure où il écrivait, était déjà, il le savait, en possession de tous les biens paternels!

LE MARQUIS.

Allons donc!

LEBRUN.

Brave jeune homme! a-t-il eu là une pensée d'en haut! vrai! .. Léguer les millions d'un avare à un cœur noble, éprouvé, généreux!

LE MARQUIS.

Cher monsieur Lebrun, combien je suis touché de vous voir prendre si chaudement... — Mais êtes-vous sûr?

LEBRUN.

Ces deux yeux ont vu la dépêche; et votre cher neveu peut faire mettre les armes de Rieux sur la grille du château de Solaires.

LE MARQUIS.

Ah! ce brave Job, millionnaire!

LEBRUN.

M. de Barral voulait venir tout de suite vous l'apprendre; mais un obstacle l'en a empêché. Et, vous sachant ici, je lui ai offert de prendre par les Étangs pour vous en porter la nouvelle. Vous aurez dans la journée sa visite et les actes authentiques. — Mais voici, je crois...

LE MARQUIS, regardant au fond.

Jean!... (Bas à Lebrun) Pas un mot ici de tout cela!...

LEBRUN.

Bien, bien! c'est dit!... je vous laisse ce plaisir.

LE MARQUIS, le reconduisant.

Merci! Je vous reverrai du reste, et nous aurons besoin de vous.

LEBRUN, s'inclinant.

A vos ordres. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

JEAN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, joyeux, redescendant la scène.

Ah! ce pauvre Jean!... quand je dis pauvre... tudieu! Monseigneur! — Comment vais-je lui apprendre?...

JEAN, *entrant.*

Je vous annonce, mon oncle, que le colonel vient de me notifier mon remplacement.

LE MARQUIS, *à part.*

Cher enfant! il a l'air soucieux... et il est loin de se douter...

JEAN.

A ce propos, et puisque me voilà bourgeois, la vie, je crois, n'est pas chère dans vos parages?

LE MARQUIS.

Aux environs de Chartres?... Oh! non...

JEAN, *souriant tristement.*

Le petit... jouet d'enfant dont je vous parlais hier, rose avec des persiennes vertes, juste en face de chez vous... Qu'est-ce que ça peut se louer par an?

LE MARQUIS.

Huit ou neuf cents francs, à peine!...

JEAN.

Que cela? Ah! mais ça rentrerait assez dans mes moyens.

LE MARQUIS.

Dans tes moyens?... (*A part.*) Nabab!... (*Haut.*) Pourquoi me fais-tu cette question?

JEAN.

Parce que si vous ne redoutiez pas trop mon voisinage, je serais très-disposé à me l'adjuger.

LE MARQUIS, *à part.*

Tiens! (*Haut, l'observant.*) Eh bien... et tes projets, tes rêves?... Il n'est pas grand, ton jouet... (*souriant.*) Je sais bien qu'un jeune couple, ça se serre... mais enfin, il n'y a pas là d'écurie... même pour un cheval.

JEAN.

Puisque vous vous êtes chargé de le tuer...

LE MARQUIS.

Diable!... Comme tu y vas! Encore faut-il me laisser le temps...

JEAN, *sérieux, s'approchant de lui et lui prenant la main.*

J'avais précisément à vous prier de ne pas en perdre à ce jeu...

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?...

JEAN.

Mon Dieu!... le voici : J'avais songé, ce matin, à m'approprier quelques objets chers à Édouard, surtout dans la crainte que la négligence trop probable de son père ne les laissât passer aux mains des marchands et des juifs.

LE MARQUIS, à part, touché.

Cette coïncidence!

JEAN.

Ne trouvant pas dans ma chambre de quoi écrire au chancelier de Tunis, je descendis à la bibliothèque, et j'y étais depuis une demi-heure, quand j'entendis M. David entrer avec Emma dans le petit salon voisin et lui demander si elle avait réfléchi au projet de mariage dont il l'avait entretenue, l'avant-veille?

LE MARQUIS, à part.

Aïe! aïe!

JEAN.

La porte était restée entr'ouverte, masquée seulement par une légère tenture, et si j'avais été aussi vertueux que quelques amis veulent bien me le reprocher, je n'avais, je l'avoue, qu'à bouger pour leur signaler ma présence... mais je n'en eus pas le courage: Je ne tardai pas à en être puni. Son père parla d'abord de Valette, de ses gros bénéfices; bientôt, Emma hasarda timidement mon nom : je rends à mon oncle David cette justice que son langage fut parfait; il finit même par ces mots que je n'oublierai de ma vie: « Maintenant, Emma, que je t'ai parlé en conscience, vois, décide... « je te laisse libre!... » Il se fit un silence... qui me parut bien long!... puis, elle répondit d'une voix indécise : « Merci, mon père... je verrai!... »

LE MARQUIS, à part.

Diable!...

JEAN.

Je verrai! Quand mon cœur battait à briser ma poitrine... et quand, à ces mots : « Je te laisse libre, » je me figurais qu'elle allait tout de suite...—brute, va! (Mouvement du marquis.) Oh! elle ne m'aime pas, voilà tout... je le savais, je vous l'avais dit... Ce n'est

pas sa faute !... N'en parlons plus !... Il est donc inutile que vous cherchiez à tuer son dernier cheval !... Elle en aura deux, quatre, qui la traîneront au bois, dans un bel équipage, où elle sera charmante ! et, sérieusement, je vous serai obligé, mon oncle, de ne pas aller plus loin dans cette voie. (Jean, après lui avoir serré la main, va s'asseoir près du guéridon, à gauche.)

LE MARQUIS, à part, après un silence.

Il a le cœur fier ! Lui dire maintenant qu'il est plus riche qu'elle, il ne voudra jamais se croire aimé !... il doutera toujours !... Moi qui m'imaginais que ce brave Lebrun, avec ses millions, arrivait là, à point nommé, comme dans les comédies ! Vraiment, oui : ils gâteraient tout, à cette heure, — pourtant je suis sûr, qu'au fond, Emma... — Ah ! (Il est allé vers Jean, qu'il voit assis au guéridon, la tête arrondie sur sa main, et le Moniteur ouvert devant lui.) Y a-t-il du nouveau dans le *Moniteur ?*

JEAN.

Hein ?... Non... je ne vois pas...

LE MARQUIS, qui s'est approché davantage.

Tu ne vois pas... je crois bien ! Il est à l'envers !...

JEAN.

Ah !... Tiens, c'est vrai !... (Il le retourne.)

LE MARQUIS, après avoir souri à part.

Voyons, Jean... Ne crains-tu pas de t'exagérer un peu les choses ?

JEAN.

Moi ? Nullement...

LE MARQUIS.

Je comprends ton mécompte ! Le cœur va vite en besogne ; et, sur un vague indice, le tien se croyait plus près du but ; moi-même, après tes confidences, je l'avais espéré ; mais, que veux-tu, mon enfant, il ne faut pas se faire illusion ; tu ne lui as pas inspiré un amour... foudroyant, c'est clair.

JEAN.

Foudroyant !

LE MARQUIS.

Mais, que diable !... Tu ne tiens pas, j'imagine, à trouver en elle l'exaltation que sa beauté, sa grâce et le charme de toute sa personne ont pu faire naître en toi ?

JEAN, brusquement.

Je n'en serais pas au désespoir!

LE MARQUIS, souriant.

Oh! alors... mon garçon, coiffe-toi en boucles... et mets des fleurs dans tes cheveux...

JEAN, se levant.

Ah! c'est bien, mon oncle! Moquez-vous de moi, maintenant!

LE MARQUIS, le serrant gaiement contre lui.

Eh non! moi, je raffolerais de toi, si j'étais à sa place!

JEAN.

Bon! bon!... Allez!...

LE MARQUIS.

Mais qu'y faire?... L'amour vient de deux manières : par les yeux ou par le cœur!.. Pour faire naître le premier, dame!... il faut... un physique...

JEAN.

C'est bon...

LE MARQUIS.

Tu m'as compris... — Mais ce n'est pas le meilleur, va!

JEAN.

Heu!...

LE MARQUIS.

Non! non!... Et l'autre... celui qui part de là... (mettant la main sur son cœur) et qui est bien réellement à ton adresse...

JEAN.

Oui!...

LE MARQUIS.

Celui-ci est autrement précieux!... mais va piano...

JEAN.

Ah! oui!...

LE MARQUIS.

Et son : « Je verrai! » est déjà un progrès!...

JEAN.

Merci!

LE MARQUIS.

Oui, oui, un progrès !... Et d'abord, entre nous, pour ce qui est de ton rival, je le proclame distancé.

JEAN.

Qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Elle!... et d'un air, et d'un ton à ne pas m'en faire douter.

JEAN.

C'est heureux!

LE MARQUIS.

C'est heureux...Tu es admirable! c'est déjà un résultat. Fais-moi donc le plaisir d'aller à *Picpus,* ou aux *Oiseaux,* ou dans tout autre couvent de jeune filles; et produis-leur le parti Valette?... Tu verras s'il est goûté... et comme ces demoiselles t'auront en deux temps analysé et apprécié le sujet : bon diable, bonne figure, bonne santé, gagnant gros comme lui!... C'est le mari représentant diamants, dentelles, opéra, équipage, c'est-à-dire le mari rêvé! le mari... à quatre roues, comme elles disent!... Et Emma hésite! « Elle verra! » Avec lui, un train de maison de 50, 60,000 francs; avec toi, un petit budget de 19, et « elle verra! »... et cela, pour cette belle paire de moustaches que tu tortures... quand tu devrais peut-être la caresser... car, c'est vrai, les hommes sont ingrats, fats, inconséquents!

JEAN.

Inconséquents?... Par exemple!

LE MARQUIS.

Eh quoi! n'étais-tu pas, hier, disposé à lui donner, en quelque sorte, raison?

JEAN.

Moi!...

LE MARQUIS.

A tout prix ne voulais-tu pas t'enrichir?...

JEAN.

Oui, hier!... Certes!... quand je croyais... Et le ciel m'est témoin que j'aurais donné tout ce que j'ai..

LE MARQUIS.

Pour en avoir le triple... je sais...

JEAN.

Oui, le triple et le quadruple! Mais, aujourd'hui!...

LE MARQUIS, l'observant.

Bah! bah!... Aujourd'hui, s'il te tombait quelques millions tu irais bien vite à elle!

JEAN.

Non! oh! non! sur mon honneur! L'idée que des millions y seraient pour quelque chose corromprait toute ma joie! Et pour l'épouser, à présent, je voudrais être trois fois plus pauvre.

LE MARQUIS.

Comme ça se trouve!

JEAN.

Je ne sais ce qui me retient de me ruiner tout de suite.

LE MARQUIS, à part.

Eh! mais...

JEAN.

Pour en tenter l'épreuve...

LE MARQUIS, à part.

C'est une idée.

JEAN.

Car, alors...

LE MARQUIS.

Eh! eh! Ma foi... je comprends ça!

JEAN.

Hein?

LE MARQUIS.

Et Dieu me damne, même, si à ton âge, au fait, je n'aurais pas voulu...

JEAN.

Quoi?

LE MARQUIS, d'un ton résolu.

Être, en vingt-quatre heures, plus riche que Valette!

JEAN, avec force.

Oui!

LE MARQUIS.

Ou pauvre comme Job... notre patron!...

JEAN.

Oui! ça me va!

LE MARQUIS.

Afin de pouvoir aller lui dire à elle : Tu veux 300... 500,000 fr.? Voilà un million.

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Alors, elle m'accepterait bien vite!

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais, moi... je la refuserais! (Jean, qui avait commencé le même mouvement affirmatif, s'arrête.) — Ça ne sort pas?

JEAN, avec force.

Si!

LE MARQUIS.

Pour cela, j'irais trouver... Valette lui-même.

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Pour lui donner MES ORDRES...

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Je trouverais piquant de donner des ordres à Valette?...

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Je lui dirais : Tiens, voilà 15, 20, 30,000 fr.!

JEAN.

Cinquante... (A part.) Compris!

LE MARQUIS.

Soit!... Mets-moi ça sur...

JEAN.

Le tremplin!

LE MARQUIS.

Hein?

JEAN.

Il sait ce que c'est...

LE MARQUIS.

Pour me rendre trois, quatre, cinq fois plus...

JEAN

Dix...

LE MARQUIS.

Ou rien!...

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Et quand je me serais ruiné pour elle...

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Ce qui est probable...

JEAN.

Oui.

LE MARQUIS.

Si elle ne venait pas me dire : « Mon pauvre Jean... je t'aime!... »

JEAN, attendri.

Oui.

LE MARQUIS.

Je dirais à l'autre : Prends-la! (Jean se tait.) — Ça ne sort pas?

JEAN.

Si!... Je vais écrire à Valette pour la bourse de demain.

LE MARQUIS, à part.

Prends garde que je te laisse...

JEAN.

Quelle bonne idée nous avons eue là!... car nous l'avons eue ensemble.

LE MARQUIS.

Comment, donc! mais tu l'as eue le premier.

JEAN.

Oui... mais sans vous aurais-je osé?... Tandis que, de la sorte, si je gagne... eh bien, tant pis... je m'étourdirai... Vous m'y aiderez, n'est-ce pas? Vous viendrez passer l'hiver à Paris avec moi... Nous irons ensemble à l'Opéra... Je vous mènerai dans les coulisses... Je connais le directeur... — Dieu! que j'ai mal à la tête!...

LE MARQUIS, souriant.

Oui!... — Et si tu perds...

JEAN, vivement.

Tant mieux! car je reconnaîtrai son cœur... et serai, alors, ou guéri... ou heureux avec elle à Luce, près de vous, mon bon oncle, dans notre joujou de huit cents francs... avec son amour... et des rideaux de percale!... Ah! quelles bonnes promenades nous ferons tous les trois! Avec ça qu'elle marche comme une petite chèvre...

LE MARQUIS, souriant.

Oui; mais moi... mes accès de goutte?...

JEAN.

Et les ânes!...

LE MARQUIS.

Tiens... C'est juste!

JEAN.

Mais j'oublie l'autre!... Adieu!...

LE MARQUIS.

L'autre?

JEAN.

Valette!

LE MARQUIS, gaiement.

Ah! c'est un mot?...

JEAN.

Oh! Je n'y pensais pas!... — Dieu! que j'ai mal à la tête!... (Il sort par la droite.)

LE MARQUIS.

Ah!... ah!... Une tête solide, pourtant!... Mais l'amour y est

entré; et l'homme n'est plus qu'un enfant, qu'un plus faible mène par un cheveu...

EMMA.

Mon oncle...

LE MARQUIS, voyant Emma.

... Blond!

SCÈNE IX.

EMMA, LE MARQUIS.

EMMA.

Maman me charge de vous dire qu'Achille est de retour...

LE MARQUIS.

Ah!

EMMA.

Il paraît qu'il avait eu, hier, une petite castille avec papa; mais c'est fini; Achille a reconnu ses torts; papa et lui viennent de s'embrasser; et maman est ravie...

LE MARQUIS.

Ah!... (à part.) Tant mieux...

EMMA.

Seulement, Achille est triste, et ne veut pas dire pourquoi; ça tourmente maman, et elle désire que Jean aille le trouver... Je le croyais ici... et je venais... où est-il?

LE MARQUIS, à part.

A nous deux, maintenant! (Haut) Oh! je crois que ce pauvre Jean a, en ce moment, assez de ses affaires...

EMMA.

Comment?...

LE MARQUIS.

Et j'ai bien peur!..

EMMA.

De quoi donc?...

LE MARQUIS, bas.

Mon Dieu!... c'est un secret... mais on peut te dire cela maintenant; tu es presque une femme!

EMMA.

Presque?

LE MARQUIS.

Tu vas te marier?

EMMA.

Moi? du tout!...

LE MARQUIS.

Ah!

EMMA.

C'est égal... dites.

LE MARQUIS.

Eh bien!... Le malheureux a un amour en tête! Il ne m'a nommé personne, vu qu'il est, tu le sais, très-discret; mais on ne veut qu'un parti riche; lui... n'a pas de fortune... brûle d'en gagner comme tant d'autres... et me fait l'effet de se ruiner!

EMMA.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Je ne parle pas de la somme prêtée à son ami Édouard.. c'est perdu, cela!

EMMA.

C'est l'avis de papa...

LE MARQUIS, l'observant.

On lui avait conseillé une démarche auprès du père Brémont...

EMMA.

Il n'en a rien fait; à cet égard, je l'approuve!... — Mais le père peut avoir, de lui-même, l'idée de lui rendre...

LE MARQUIS.

Il ne l'aura pas...

EMMA.

Qui sait?

LE MARQUIS.

Il est mort.

EMMA.

Ah! quel malheur pour Jean!

LE MARQUIS, à part, souriant.

Autre oraison funèbre! (Haut.) Il lui restait donc, hier, quatre ou cinq mille livres de rente, je crois?

EMMA, tristement.

...Quatre...

LE MARQUIS.

Il vient encore d'en perdre deux.

EMMA.

La moitié! Allons, bon! — Et comment ça?

LE MARQUIS.

A la Bourse...

EMMA.

D'ici?

LE MARQUIS, vivement.

...Par le télégraphe! on donne un ordre, en deux mots, on se ruine... c'est très-commode; et de quatre... reste deux!

EMMA, à part.

Et de dix-neuf, reste dix-sept! C'est joli! (Haut.) Il faut l'arrêter!

LE MARQUIS.

Qu'y puis-je? Jean est son maître! ou plutôt, c'est l'amour qui est son maître, à cette heure!... et, alors... — Mais tu ne connais pas ça, toi? tu es une fille de raison.

EMMA, à part.

Pas trop!

LE MARQUIS.

Et, à propos, j'oublie depuis ce matin de te rendre un petit carré de papier que j'ai trouvé chez moi, hier : des chiffres... des comptes... que sais-je?... (le lui donnant) qui m'ont paru de ton écriture?

EMMA, le prenant.

Hein!... Ah!... oui... c'est... ce n'est rien!... — Mais vous ne pouvez pas laisser Jean se ruiner ainsi!

LE MARQUIS.

Eh! que veux-tu? — Quand il n'aura plus rien... il viendra à Luce, et nous vivrons ensemble... Ça m'irait assez, à moi!

EMMA.

Oui... vous ne seriez pas fâché de l'accaparer!...

LE MARQUIS, l'observant.

Du tout!... Au contraire: je lui chercherai dans le voisinage... quelque jolie petite panacée pour le guérir : il y a, en Touraine, de charmantes jeunes personnes... nous lui en trouverons une, riche ou pauvre... Bah! le bonheur (montrant du doigt le ciel)... c'est une œuvre de maître... ça n'a pas besoin de cadre!... — Elle sera tendre, simple, aimante...

EMMA, dépitée.

...Parfaite!... en Touraine!... (A part) S'il croit que je suis sa dupe!

GUÉRIN, entrant par la droite.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce, Guérin? (Il va à lui.)

GUÉRIN.

M. de Barral!

LE MARQUIS.

M. de Barral?...

EMMA, à part.

Il sait bien que c'est moi...

LE MARQUIS, à Guérin.

Il n'a vu personne?

GUÉRIN.

Personne encore.

EMMA, à part.

Sa panacée...

LE MARQUIS.

Je monte. (Guérin s'éloigne.)

EMMA.

Vous sortez?

LE MARQUIS.

Une visite.

EMMA.

Mais Jean?

LE MARQUIS, à part, sortant.

Oui ; va, ma bonne !

EMMA.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Fais des soustractions, ma petite !... (Il sort par la droite.)

SCÈNE X.

EMMA, puis DAVID.

EMMA.

Mon oncle !!!... — Ah ! je vais trouver papa, tout de suite... et lui ire... (s'arrêtant.) Ah ! mon Dieu ! mais lui qui, ce matin, était bien isposé, va peut-être changer d'avis, en voyant la dot de Jean ondre ainsi à vue d'œil !... (Regardant le carré de papier que son oncle lui a emis.) Pauvre garçon ! l'idée qu'il se ruine pour moi me ferait main-enant biffer tout ça !...

DAVID, entrant par la gauche.

La voilà !... Comprend-on rien à ce retour d'Achille ?... Ces têtes le vingt ans !...

EMMA, à droite.

Oh ! le cheval... Ah ! bien, oui !... nous en sommes loin !... (Don-ant un coup d'ongle.) Biffé !

DAVID, descendant.

Enfin, du moment qu'il cède...

EMMA.

Et le loyer, deux mille... — Ah ! (Elle se trouve devant son père.)

DAVID.

Comment, le loyer deux mille ? Qu'est-ce que c'est que ce papier-à ? (Y jetant les yeux.) Eh bien ? je te trouve faisant des chiffres ?...

EMMA.

Non, papa... c'est...

DAVID.

Qu'est-ce que c'est qu'une enfant qui prend goût à ces choses-là ?

EMMA.

Moi? (A part.) Ça m'ennuie assez!

DAVID, parcourant le papier.

« Cuisinière... femme de chambre... » (Parlé.) Qu'est-ce que?... « Toilette de monsieur...» (Parlé.) Comment, toilette de monsieur?

EMMA, à part.

Si je pouvais, comme dit Achille, lui soutirer une petite... augmentation.

DAVID, continuant de lire.

« Toilette de madame... » Ah! ça, mais c'est un budget de ménage, ça?

EMMA.

Oui.

DAVID.

Pour qui? Ce n'est pas pour toi?...

EMMA.

Si.

DAVID.

Tu veux donc faire des économies?

EMMA.

Moi? (A part.) Ah! bien oui!

DAVID.

Comment! pas de voiture? Je vois là un coup d'ongle sur le cheval.

EMMA.

Oui.

DAVID.

Et tu parlais, tout à l'heure, d'un loyer de deux mille francs?

EMMA.

Oui.

DAVID.

Ah!... mais, chère enfant, tu ne sais donc rien des choses?... Deux mille francs!... tu veux habiter un *sous-sol?*... Moi qui me demandais si, dans le cas où je te marierais prochainement, je ne ferais pas bien de laisser en non-valeur l'appartement que je loue à de Croix trois mille huit...

EMMA.

Ah!

DAVID.

... Lequel aurait l'avantage de pouvoir s'unir au nôtre, en perçant tout bonnement une porte dans l'antichambre.

EMMA.

Oh! oui!

DAVID.

... Et que je vous aurais donné... (avec bonhomie) ma foi!... pour ce que vous auriez voulu...

EMMA, vivement.

Pour rien!...

DAVID.

Hein?

EMMA.

Pour rien, mon petit papa! le reste ira!... D'ailleurs, je suis décidée... ça me convient, ça me plaît.

DAVID.

Elle est forte... — Comment? tu oses venir me demander... (ce n'est pas pour la chose en elle-même, mon Dieu!...) Mais quand je songe que, dans ta position, tu auras toujours trente ou quarante mille francs à dépenser par an?

EMMA.

Si j'avais épousé M. Valette...

DAVID.

Ou tout autre...

EMMA.

Je sais bien! Mais si j'épouse...

DAVID.

Qui?

EMMA.

... Celui que... ce matin...

DAVID.

Jean?

EMMA, vivement.

Je sais qu'il n'a pas de fortune...

DAVID, à part.

Eh bien, mais ce diable de marquis avait donc raison ?

EMMA.

Deux mille livres de rente.

DAVID.

Quatre...

EMMA, insistant.

Deux...

DAVID.

Quatre.

EMMA.

Non !... Deux.

DAVID.

Deux ou quatre, parbleu ! c'est absolument...

EMMA.

...La même chose ! oui ! (A part.) Ça a passé ! (Haut.) Et puis, vous savez, vous m'avez dit que vous me laissiez libre...

DAVID.

...Et je le répète !...

EMMA, joyeuse.

Hein ?...

DAVID.

Et avec joie !... Dame !... vous ne serez pas riches, c'est vrai...

EMMA.

Ça m'est égal ! au fond, je suis brave, moi, allez.

DAVID, souriant.

D'ailleurs, on s'arrange.

EMMA, avec finesse.

Oui, oui, vous arrangerez cela ?

DAVID, riant en regardant son budget

Je m'explique maintenant le loyer de 2,000 fr... — Biffé ! certainement que je vous prends chez moi ! le bail de de Croix expire ; je fais percer une porte, et tout est dit.

EMMA, joyeuse.

C'est ça ?

DAVID, continuant de lire.

Et le chapitre culinaire... et la maritorne... biffés!... des enfants qui demeureraient sous mon toit, et qui ne dîneraient pas à ma table!...

EMMA.

Oh! nous dînerons, papa.

DAVID.

Avec ça que j'aime dîner avec Jean... moi, c'est une bonne fourchette!...

EMMA.

C'est vrai qu'il a bon appétit.

DAVID.

...Indice d'une conscience nette!... et la cuisine... parquetée. — Elle est grande, en plein midi; je sais bien ce que j'en fais.

EMMA.

Quoi?

DAVID.

Ça ne te regarde pas! (A part.) Une chambre pour la nourrice. (Haut.) Es-tu contente?

EMMA.

Je crois bien! (Sautant et fredonnant.) Tra la la!...—Tiens je lui ai pris sa fanfare?

DAVID.

Oh! alors, Rieux était dans le vrai : vous êtes faits pour vous entendre!...

EMMA.

Je crois que oui!... — Je vais dire bien vite à maman que vous consentez ?...

DAVID.

Allons-y ensemble!... Je veux jouir de son bonheur; car je sais...

EMMA.

Oui!... oui!...

DAVID, regardant au fond.

Valette! — Ah! diable!...

EMMA, gaiement.

Je me sauve... (Elle sort vivement par la gauche.)

DAVID, indécis.

... Bravement!... Ma foi, moi aussi... je n'étais pas préparé...

SCÈNE XI.

DAVID, VALETTE.

VALETTE, au fond.

Ah! monsieur David.

DAVID.

Pardon, mon ami...

VALETTE.

Vous ne m'attendiez pas, je le sais... mais j'ai appris...

DAVID, s'en allant toujours.

... Ravi de vous voir... mais ma femme me demande en toute hâte...

VALETTE.

... C'est que...

DAVID.

... A tout à l'heure... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

VALETTE, puis JEAN.

VALETTE.

Cet air troublé... affairé... c'est cela, sans aucun doute; la voiture de M. de Barral est dans l'avenue, et le banquier du père Brémont m'a dit qu'il devait avoir reçu un des premiers... Ah!... Voici Jean... (Jean entre par la droite, lisant une lettre.) Le temps presse... pas de bévue!... (Allant à lui.) Cher ami... tu viens de voir M. de Barral, n'est-ce pas?... il t'a fait connaître la dépêche!

JEAN, grave.

Tu sais déjà?...

VALETTE.

... Le testament d'Édouard?... Mais tu as l'air tout triste... — Est-ce que tu entrevois quelques difficultés?

JEAN.

Aucune, mon ami... merci... — mais cette lettre d'Édouard... que M. de Barral vient de me remettre devant mon oncle de Rieux.,. ces adieux si bons... ces mots inachevés...

VALETTE.

Ah! oui... je comprends... (Lui frappant sur l'épaule.) Brave garçon!... Enfin! que veux-tu?... C'est encore heureux qu'il ait eu le temps de tester en ta faveur... ce qui était bien juste, et me fait bien plaisir, je t'assure, va!... car, sans l'argent du père! — Ah! ces avares! ils n'ont dans leur vie qu'une heure de générosité : la dernière... mais elle est bonne!

JEAN, à part, serrant sa lettre.

Quel homme!

VALETTE.

Dis-moi, Jean?... Je te demande pardon de te parler en ce moment de bien des petites choses; mais il y a urgence, vois-tu... et en affaires, il faut procéder carrément.

JEAN, très-préoccupé.

Tout à toi, mon ami; mais, fais vite... car j'attends mon oncle.

VALETTE.

Bien!... bien! — J'avais osé espérer, non sans quelque raison, que mes relations dans ta famille pourraient avoir une issue... fort honorable et fort précieuse pour moi! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit de ta cousine?

JEAN, froidement.

Eh bien, mon cher?

VALETTE.

Eh bien... pour être franc, il m'avait semblé voir, il y a un an... (d'un ton badin) qu'elle ne te déplaisait pas.

JEAN.

Hein?

VALETTE, *vivement.*

... Je veux dire que tu avais pour elle un très-grand attachement... et, dame, aujourd'hui, si tu te mets sur les rangs, il ne me reste plus qu'à battre en retraite, n'ayant pas la prétention de lutter contre... un marquis de Carabas!...

JEAN.

Merci, d'abord, pour le duc de Rieux.

VALETTE.

Une plaisanterie...

JEAN.

Pardon, mon cher Valette : alors, tu me mets délicatement en demeure de te dire mes secrets ?

VALETTE.

... J'y ai un intérêt!

JEAN.

J'apprécie l'excuse.

VALETTE.

Merci...

JEAN.

Il n'y a pas de quoi ! — Je pourrais, toutefois, passer outre ; mais puisque tu daignes, en bon prince, pénétrer sur mes terres, je t'en ferai courtoisement les honneurs : Oui, j'ai pour ma cousine un très-grand attachement ; mais rassure-toi... par suite d'incidens dont tu me demanderas peut-être aussi la cause ?...

VALETTE, *naïvement.*

Non.

JEAN.

Merci!... Emma ne sait rien de cet événement... Elle me croit même, ce soir, moins riche encore que ce matin...

VALETTE.

Tiens !

JEAN.

Et cela, je te le jure... sur mon nom... de Rieux, pas de marquis de Car...

VALETTE.

Jean! — Je dois te dire maintenant mes raisons, en osant t'interroger ainsi...

JEAN.

Du tout! Ce sont tes affaires.

VALETTE.

Si! J'ai ce matin rencontré M. de Noras... — nous nous connaissons beaucoup... — et, sur une allusion que j'ai faite au mariage d'Achille, il m'a appris que tout était rompu : est-ce vrai?

JEAN.

Oui... (L'observant.) Il ne t'en a pas dit la cause?...

VALETTE.

...Je n'ai pas trop saisi... — Loin de moi de blâmer le parti de M. David... mais enfin... il faut de l'indulgence!...

JEAN, à part.

Il sait tout.

VALETTE.

Bref, M. de Noras a été pour moi on ne peut plus aimable. Je ne déplais pas non plus à sa fille, avec qui j'ai aussi valsé cet hiver... et, le dépit de cette rupture aidant, j'ai acquis la certitude qu'il me prendrait volontiers.

JEAN.

Je le conçois.

VALETTE.

Merci! — Or, il faut savoir se retourner dans la vie; et si ton cousin...

JEAN.

Pardon, mon ami, j'aperçois mon oncle!... Je n'ai rien à te dire. n'étant pas ton rival pour cette candidature, et ne puis que t'engager à voir Achille.

VALETTE.

C'est ce que je comptais faire... Merci!... j'y vais... (Revenant) Ah! un dernier mot?... Tu vas avoir à remuer des capitaux... On n'hérite pas de millions sans passer par la Bourse, et je compte sur ta clientèle?

JEAN.

Cela va sans dire... mais le voici !

VALETTE.

Bien ! bien ! je vous laisse. (A part) Un client de quatre millions... bonne affaire ! (Il sort par la gauche.)

JEAN, jetant les yeux vers la droite.

Je n'ose le regarder ! — Il a l'air joyeux !...

SCÈNE XIII.

JEAN, LE MARQUIS.

JEAN, allant vivement à lui.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! je te le donne en mille pour deviner ce qu'elle vient de faire... chère petite !

JEAN.

Pas en mille mon oncle... dites tout de suite ?

LE MARQUIS.

Un peu de patience.

JEAN.

Je n'en ai pas !

LE MARQUIS.

Sache d'abord que ce pauvre Achille... — Ah ! ça c'est adorable... et nous n'avons pas pu nous empêcher, ma sœur et moi, de rire au nez de David, en voyant son bel édifice d'une année renversé d'un coup d'éventail... à sa grande joie, du reste !

JEAN, suppliant.

Vous reviendrez à Achille tout à l'heure, mon oncle ; mais Emma ?

LE MARQUIS.

Laisse donc, tu ne comprendrais pas.

JEAN.

Si ! si !... Un seul mot : son cœur, où en est-il ?

LE MARQUIS.

Quel endiablé!... M'écouteras-tu après?

JEAN.

Oui, oui!...

LE MARQUIS.

Eh bien! son cœur... n'est plus à elle.

JEAN, effrayé.

Hein?

LE MARQUIS.

Il est à toi!

JEAN, joyeux.

Hein!...

LE MARQUIS.

En veux-tu maintenant la preuve?

JEAN.

Si je la veux?

LE MARQUIS.

Alors, silence!

JEAN.

Oh! oui!... allez!

LE MARQUIS.

Ah! — Or donc, le cher cousin, parti hier la tête montée, l'esprit à l'envers... est allé, le soir, à l'Opéra.

JEAN, à part.

A moi... son cœur!

LE MARQUIS.

A peine à sa stalle, qu'est-ce qu'il voit dans une première de face?...

JEAN.

...Emma!

LE MARQUIS.

Quoi! Emma?

JEAN.

... Il voit dans une première de face?...

LE MARQUIS.

...Mme Langlois et sa fille, arrivées, la veille, d'Italie. — Berthe,

plus belle que jamais, l'aperçoit... Trouble de part et d'autre... Elle rougit, il pâlit...

JEAN.

Son cœur bat !... Connu !

LE MARQUIS.

Et son amour se réveille...

JEAN.

Plus fort que jamais... connu !

LE MARQUIS.

Pendant l'entr'acte, visite dans leur loge. Un mot, timidement glissé par Berthe dans la conversation, a appris que ces dames partaient ce matin pour Jouy... Alors, retour précipité d'Achille, et épanchement du frère dans le cœur de la sœur, confidente, il y a un an, des secrets de sa jeune amie.

JEAN, *vivement.*

Eh bien! une question de dot seulement les séparait... et vous savez...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc... car c'est ici que je vois ma petite filleule entrer dans la chambre de sa mère quand je finissais à peine d'apprendre à David et à ma sœur cette fortune (*lui serrant la main*) si chèrement, mais si dignement acquise!... « Papa, dit-elle en venant à lui, les yeux humides de larmes... que nous ne nous expliquions pas : vous désiriez savoir ce qu'a mon frère ? Il a revu Berthe, et l'aime plus que jamais!... Vous vouliez augmenter ma dot pour Jean... il n'a pas besoin de cela... donnez ce surplus à Achille, et davantage encore sur ma dot, s'il le faut pour contenter ce vilain M. Langlois ! Jean me prendra sans compter... ça lui sera bien égal!... et à moi aussi!... Nous serons tous, comme cela, si heureux!... » — Et elle s'est mise à pleurer de plus belle... et moi, je suis accouru bien vite pour..... (*Jean se précipite dans ses bras.*) Ouf!..... Tn m'étrangles!...

JEAN.

Ah! Dieu !... C'est un ange!!! J'espère qu'avant de la quitter, vous lui avez dit que, grâce à ce pauvre Édouard,... elle ne perdrait rien à ce sacrifice?...

LE MARQUIS.

Non-seulement je n'ai rien dit, mais j'ai exigé le secret de David et de ma sœur...

JEAN.

Maintenant? Oh!...

LE MARQUIS.

Je veux qu'elle t'épouse... à l'état de Job!... C'est une coquetterie à moi! — Et puis, je trouve piquant d'avoir là des millions, qui ne servent à rien!... Ordinairement, ils font toute la besogne et se donnent des airs...

JEAN.

Il me serait si doux, à moi, de pouvoir aller lui dire...

LE MARQUIS.

Lâche!

JEAN.

Oui... lâche!... Ça m'est égal!... « Tu voulais 40, 50,000 francs de rente?... en voilà cent! »

LE MARQUIS.

...Deux cents!...

JEAN.

Deux cents, ça m'est égal!...

LE MARQUIS.

Sois tranquille! elle ne perdra rien pour attendre : j'avais tes pleins pouvoirs, et sais qu'un duc de Rieux doit faire grandement les choses! J'ai dit à David que le mouvement d'Emma n'avait fait que suivre le tien, que tu ne voulais pas un denier, et reconnaissais à ta femme un million dans la communauté...

JEAN.

Un million?... Vous disiez, je crois, que nous en avions quatre...

LE MARQUIS.

Oui.

JEAN.

Eh bien! la communauté, c'est au moins le partage égal?

LE MARQUIS.

C'est ce que j'ai fait.

JEAN.

Si nous en avons quatre?

LE MARQUIS.

Eh bien ! un pour elle, un pour toi... et deux pour...

JEAN.

Pour ?...

LE MARQUIS.

Eh ! pour mes petits neveux, pardieu !

JEAN.

Ah !...

LE MARQUIS.

Il n'y en aura donc pas ?

JEAN, vivement.

Si !

LE MARQUIS.

Peste ! Il est bien sorti, celui-là ! (Bas.) Chut ! Les voici !... Regarde la donc. Est-elle radieuse !

JEAN.

Oui !

LE MARQUIS.

Oh ! maintenant, je la mettrais sur la paille ! (Entrent par le fond, Achille, David, Madame David, Emma.)

SCÈNE XIV.

JEAN, MADAME DAVID, ACHILLE, DAVID, EMMA, LE MARQUIS.

ACHILLE.

Non, mon père !... — Ma mère, c'est impossible !...

MADAME DAVID.

Jean ! (Jean va vivement à elle et l'embrasse.)

JEAN.

Ma tante !

MADAME DAVID.

Non ! ma mère !...

EMMA, à son frère.

Mais puisqu'on te dit que papa le veut, maman, Jean, moi...

tout le monde ! — Ah ! Jean ! (lui serrant la main) n'est-ce pas que j'ai bien fait ?... Je ne t'interroge pas, va !... Mais Achille qui refuse, maintenant !

LE MARQUIS, à part.

Ils m'ont gardé le secret.

EMMA, allant au marquis.

Mon oncle, maman prétend que vous seul pouvez lui faire entendre raison.

LE MARQUIS à Emma.

C'est très-simple ; et tu vas, toi-même... (Il lui parle bas.)

ACHILLE.

Merci, mon brave Jean !... Je reconnais là ton cœur ; mais tu ne m'as pas cru, un seul instant, j'espère, capable d'accepter ?

EMMA, au marquis.

C'est une idée !

ACHILLE.

Dépouiller ma sœur... moi !

EMMA.

Voyons, calme-toi ; je puis maintenant te le dire : Jean et moi avons...

LE MARQUIS, la soufflant.

Quatre millions.

EMMA.

Quatre millions !... là !

ACHILLE.

Quelle plaisanterie !

EMMA, bas à son oncle.

Le fait est qu'elle est forte ! Je vous le disais.

LE MARQUIS, bas.

Va donc ! (La soufflant.) Il a hérité de son ami Édouard...

EMMA.

Il a hérité de son ami Édouard...

LE MARQUIS, même jeu.

Qui a hérité de son père.

EMMA.

Qui a hérité de son père...

ACHILLE, à Jean, qui lui a parlé bas.

Hein?

LE MARQUIS, de l'autre côté, de même.

Le mort saisit le vif..

EMMA.

Le vif saisit le...

LE MARQUIS, souriant.

C'est égal!

EMMA.

C'est égal...

JEAN, bas, confirmant le fait à Achille.

C'est vrai!

ACHILLE.

C'est vrai?

EMMA, à son oncle.

Comment! il croit ça?

DAVID, à Achille,

Comprends-tu, maintenant?

EMMA, de même.

Et papa, aussi? Ah bien! eux qui sont fins...

LE MARQUIS.

Tu n'aurais pas donné là dedans, toi, hein?

EMMA, galement.

Oh! non, non, non!

LE MARQUIS, à Emma.

Pourtant, si c'était réel!

EMMA.

Oh! je n'y tiens pas. C'est drôle, comme j'ai maintenant les idées de Jean!

JEAN, ému.

Vraiment?

MADAME DAVID, souriant.

Vous ne serez pas riches...

EMMA.

Nous serons heureux. (A Jean.) N'est-ce pas? (A David.) D'ailleurs, papa fera percer une porte!

DAVID, de même.

Oui... (A part.) Ma pauvre porte!

EMMA, à madame David.

Maman, dans les grandes circonstances, me prêtera ses diamants!...

MADAME DAVID.

Oui.

EMMA.

Et avec de l'ordre, de l'économie...

LE MARQUIS.

Et deux cent mille livres de rente...

ACHILLE.

On peut vivre!

EMMA, à son oncle.

De dot!...

LE MARQUIS.

Non! de rente...

EMMA, voyant rire Achille, bas au marquis.

Ah! pour lui?

LE MARQUIS.

Non! pour vous.

EMMA.

Comment?

LE MARQUIS.

Nous ne nous étions pas compris.

EMMA, à Jean.

C'est vrai?

JEAN.

Hélas! oui.

EMMA, tristement.

Tu as quatre millions?

LE MARQUIS.

Eh bien, ça te taquine, maintenant?

EMMA, confuse, allant à sa mère.

Moi qui étais si heureuse de le prendre pauvre!

MADAME DAVID, l'embrassant.

Eh bien, mon enfant, qu'y faire?

EMMA, à son père.

Et nos projets?...

DAVID.

C'est vrai... Que veux-tu? c'est un malheur... (Se reprenant.) Je veux dire...

EMMA, pleurant dans les bras de sa mère.

S'il va croire maintenant que je l'épouse parce qu'il est riche!...

JEAN, joyeux.

Elle pleure!!!... Emma, mais j'y renoncerais plutôt!

EMMA.

Hein!

JEAN.

Et je ne garderais de tout ça que son portrait... pauvre ami!... et nous aurions notre joujou de 800 fr., avec nos bonnes promenades.

LE MARQUIS, gaiement.

... A âne! (A part.) Voilà des millions qui ont peu d'agrément! (Haut.) Voyons, là, sérieusement, vous n'y tenez pas?

JEAN et EMMA.

Non!

LE MARQUIS, à Emma, en allant à elle.

Ni toi?

EMMA.

Non!

LE MARQUIS, à Jean.

Ni toi?

JEAN.

Non!

LE MARQUIS.

Eh bien, alors... (souriant) gardez-les... vous les emploierez bien!

JEAN.

...A condition que vous nous y aiderez?... Vous me l'avez promis!...

LE MARQUIS.

Oui... (Montrant Emma.) Et elle aussi!...

EMMA, faiblement.

Oui.

MADAME DAVID.

Et les pauvres!...

EMMA.

Oui.

LE MARQUIS, à Jean.

Et mes petits neveux...

JEAN, à son oncle.

Oui!!!

FIN

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7


